PETITS POÈTES DU XVIIIe SIÈCLE

POÉSIES

DU CHEVALIER

De Boufflers

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1886

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

De Boufflers

TIRAGE A PETIT NOMBRE



Gaujean sculp. A. Quantin Edit.

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

De Boufflers

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1886



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE BOUFFLERS

> « Bel esprit plutôt que poète, Boufflers fut le *Voiture* de la fin du XVIIIe siècle. »

I

LORSQU'EN *janvier* 1815, *on apprit à Paris la mort du vieux Chevalier de Boufflers, Conservateur adjoint à la Bibliothèque Mazarine, on ne parut point se douter que la société française perdait le dernier petit disciple et ami de Voltaire, l'ultime représentant de la poésie légère du* XVIIIe *siècle. — Boufflers était oublié. Depuis longtemps, il se traînait mourant dans les salons*

*où l'on dissertait gravement selon les mœurs et le bon ton du jour, chez Mme Lebrun ou chez Virginie Ancelot; mais ce petit vieillard gros, court, mal vêtu, cacochyme, toussant, crachant et somnolent, ne rappelait aucunement le galant Chevalier d'autrefois, le petit prêtre musqué auteur d'*Aline *et des plus charmants bouquets à Chloris, le tendre amant de Mme de Sabran; son esprit non plus que ses manières n'avaient survécu à son siècle. On ne lui reconnaissait ni ce talent de briller, ni ce don de plaire ou ce droit d'attacher qui en avaient fait le plus exquis poète des fêtes galantes d'antan, et le Comte de Ségur souleva plus d'incrédulité que d'enthousiasme lorsque, sur le cercueil de cet académicien presque octogénaire, il le cita comme un modèle de grâce, de douceur, d'esprit, de bravoure et de bonté; vantant l'enjouement de sa verve brillante, le sel piquant de sa conversation, l'élégante facilité de ses lettres, l'esprit gracieux et original de ses poésies légères, qui semblaient exiger que sur sa tombe on ne vît que des fleurs et qu'on n'entendît que des chants.*

C'est que Boufflers, quoi qu'il ait pu faire, était resté un émigré dans la société nouvelle. La Révolution avait désorienté sa verve, esseulé son esprit, déséquilibré ses grâces particulières; il ne sentait plus sous ses pieds le tremplin du succès, il demeurait veuf de sa muse gentille et il n'était plus resté du fringant Chevalier qu'un sombre académicien, un membre de l'assemblée nationale, un pauvre bibliothécaire enfoui dans les solitudes de pierres grises du palais de l'Institut.

Voyons donc dans une biographie détaillée, le rôle que joua Boufflers dans la société frivole du XVIIIe *siècle.*

II

Les biographes semblent d'accord pour donner l'être à Boufflers en 1737 *à Lunéville*[1]*; c'est là une double erreur que M. A. Jal, cet érudit* orthopédiste *de l'histoire et de la biographie, s'est plu à relever avec soin*[2]. *Stanislas de Boufflers naquit à Nancy, en mai* 1738, *ainsi que l'atteste l'acte de naissance et de baptême conservé aux archives de la mairie de Lunéville. « Stanislas-Jean, fils légitime de haut et puissant Seigneur Messire Louis-François, Marquis de Boufflers, Capitaine de dragons, pour le service de Sa Majesté Très Chrétienne, et de haute et puissante Dame, Mme Marie-Catherine de Beauvau-Craon, son épouse, étant né à Nancy, le* 31 *mai* 1738, *fut ondoyé le lendemain, dans la petite paroisse de Saint-Roch. Les cérémonies ayant été différées, par ordre de Mgr l'Évêque, ont été supplées le* 21 *juin de la même année dans la Chapelle*

1. *La Biographie universelle* de Michaud, *la France littéraire* de Querard et la *Nouvelle Biographie générale* de Didot font naître Boufflers à Lunéville en 1737. — Larousse porte la date de 1738 à Lunéville. — Boufflers eut un frère aîné, Charles-Marc-Jean-François Régis, qui naquit à Lunéville et y fut baptisé en 1736, et une sœur, devenue par la suite Mme de Boisgelin.

2. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, par A. Jal, in-4°, 1772. M. Jal, p. 260 et suivantes, a écrit un excellent précis biographique sur Boufflers.

du Roi. Il a eu pour Parrain et Marraine le Roi et la Reine, qui ont signé avec moi. (Signé) Stanislas, Roi — Catherine — C. Verlet, curé de Lunéville. » *Cet acte ne laisse aucun doute. Notre Chevalier vint donc au monde à Nancy*[1] *cette même année où son royal Parrain Stanislas signait le traité de Vienne, par lequel il renonçait à la Pologne, en recevant de la Maison d'Autriche la souveraineté viagère des Duchés de Bar et de Lorraine.*

La Marquise de Boufflers, sa mère, femme du Capitaine aux gardes de Boufflers-Remiencourt et sœur du Maréchal-Prince de Beauvau et de Mme de Mirepoix, joignait à infiniment d'esprit une rare beauté et un tel enjouement, que le bon vieux Roi de Pologne en était devenu amoureux à l'extrême et se laissait volontiers gouverner par elle. Voltaire insinuait brutalement qu'elle était la maîtresse du beau-père de Louis XV, et les courtisans plus réservés la surnommaient malicieusement : la Dame de volupté[2]. *Mme de Boufflers faisait les honneurs de cette petite Cour de Lunéville où régnait ce nouveau Duc de Lorraine et de Bar; elle*

1. Ou du moins près de Nancy, car le Chevalier de Boufflers, qu'on devait appeler plus tard : *le plus errant des Chevaliers*, reçut le jour sur une grande route. Mme de Boufflers fut prise des douleurs de l'enfantement en se rendant en Lorraine et accoucha en rase campagne; un magistrat qui se trouvait avec la Marquise lui servit de sage-femme. Un fataliste ne tirerait-il pas de cette façon d'entrer dans la vie l'origine de toutes les aventures qui sillonnèrent l'existence du Chevalier de Boufflers, lequel courut les grandes routes à tout âge et faillit cent fois y mourir?

2. La Marquise de Boufflers mourut en 1787. Elle se com-

était la vie et l'ornement de toutes les fêtes qu'on y donnait, et répandait dans son entourage la gaieté, la grâce et le plaisir. Le Roi Stanislas avait fondé dans son semblant de royaume une royale société des sciences et des lettres, et il s'était formé autour du Philosophe bienfaisant[1] *une académie des plus beaux esprits du siècle.*

posa elle-même cette cynique épitaphe, qui résume assez bien son esprit et ses mœurs :

> *Ci-gît, dans une paix profonde,*
> *Cette* Dame de volupté,
> *Qui, pour plus grande sûreté,*
> *Fit son paradis en ce monde.*

Boufflers adressait à sa mère les plus galantes exhortations, qui révoltent aujourd'hui le sens moral.

> *Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,*
> *Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours.*

Un jour, la peu crédule marquise jurait qu'elle ne pourrait jamais aimer Dieu. « Ne jurez de rien, lui répondit son fils; si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout comme un autre. » Ce mot rappelle un propos analogue tenu par Mlle Arnould.

Il convient de lire sur *La Dame de volupté* un excellent et très long travail de M. Méaume : *La Mère du chevalier de Boufflers, étude sur les mœurs de la société en Lorraine et en France, d'après une correspondance inédite, 1738-1785.* Voir le *Bulletin du Bibliophile* d'août, septembre, octobre, novembre et décembre 1884. C'est un travail de premier ordre qui, nous l'espérons, sera bientôt réuni en volume.

1. La Société des lettres que Stanislas avait fondée lui décerna ce surnom, que la France confirma. Stanislas Leczinski a laissé plusieurs volumes de morale, de politique et de philosophie qui ont été réunis sous le titre de : *Œuvres du Philosophe bienfaisant*, 1765, 4 vol. in-8°. Les *Œuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne,* ont été publiées en 1825, in-8°.

Voltaire, Saint-Lambert, Moncrif, Tressan, Helvétius, le Président Hénault, Mmes du Châtelet, de Grammont et beaucoup d'autres s'y donnaient souvent rendez-vous et composaient ainsi une Cour sans pareille, que Versailles eût pu jalouser.

C'est dans ce milieu littéraire, spirituel et galant que le chevalier de Boufflers fit ses premiers pas. Son esprit, tout d'abord, sembla engourdi; il se développa lentement, et le filleul de Stanislas reçut dans sa première jeunesse la dénomination peu flatteuse de Pataud. *Cependant les brouillards qui obscurcissaient cette intelligence à son aurore ne devaient pas tarder à se dissiper pour faire place à un excès de précocité : sa malice sautillante, ses petites polissonneries pleines d'astuce, ses remarques éveillées, sa curiosité même révélèrent un digne rejeton de la Marquise sa mère, et le fameux Père de Neuville, qui le vit à la campagne chez son aïeule, la Princesse de Craon, demeura émerveillé des remarquables dispositions de ce petit bonhomme. On lui donna pour précepteur l'abbé Porquet[1], homme superficiel, qui avait de la littérature et tournait assez agréablement le vers, mais qui était abbé mondain, frivole et sans convictions. C'est ce même abbé Porquet, plus tard aumônier de la maison du Roi de Pologne, qui, la première fois qu'il parut à la table de Stanislas, dans ses nouvelles fonctions, scan-*

1. Pierre-Charles-François Porquet naquit à Vire en 1728 et mourut en 1770. La marquise de Boufflers le protégea et le fit admettre dans les réunions les plus intimes. Il fut grand bailli de Nancy et membre de l'Académie de cette ville. On trouve quelques pièces de vers de lui dans les *Almanachs des Muses* et d'autres recueils. Dans le *Journal de Fréron,*

dalisa si fort le monarque, au dire de La Harpe, en montrant sa coupable ignorance du benedicite. *Un tel instituteur, qui était plus âgé que son élève de dix ans à peine, ne devait pas exercer sur celui-ci une autorité bien terrible ; le maître et le disciple devinrent bons camarades et rimèrent bientôt ensemble sur un thème qui leur était commun : les femmes, l'amour et la folie.*

Jean-Stanislas de Boufflers, en dépit de cette éducation, qui n'eut certes rien de sacerdotal, fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique, non par un sentiment de délicatesse et de piété ou par une vocation qu'on n'aurait pu découvrir en lui, mais plutôt par orgueil, par ambition et par lucre. L'Église était alors une carrière estimée pour les cadets de bonne maison ; et comme les Boufflers ne s'étaient encore illustrés que par les armes, la famille du jeune homme pensa qu'un chapeau rouge à l'horizon, et, en l'attendant, quelque gros archevêché et de bons bénéfices conviendraient à merveille au descendant d'un Maréchal de France : Boufflers devint un apprenti évêque au séminaire de Saint-Sulpice, où il fut placé vers 1759 ; *il y fit d'assez bonnes études, y apprit la théologie, fut considéré comme fort latiniste ; mais la*

il signait quelquefois : *Le petit vieillard.* Voici l'épitaphe qu'il se fit :

> *D'un écrivain soigneux, il eut tous les scrupules.*
> *Il approfondit l'art des points et des virgules,*
> *Il pesa, calcula tout le fin du métier,*
> *Et, sur le laconisme, il fit un tome entier.*

On a de l'abbé Porquet un *Discours de réception*, prononcé en 1746 à l'Académie de Nancy, et des *Réflexions sur l'usure.* Le *Magasin encyclopédique* de 1807, tomes II et III, contient une intéressante notice sur cet abbé.

foi, l'ardente piété, l'idée de Dieu étaient absentes de ce cœur fait pour le monde et ses jouissances les plus vives.

Sa folie naturelle excitée par la réclusion, son imagination passionnée lui firent composer au sein même du séminaire des couplets d'une licence outrée, comme ceux de sa chanson : Mon plus beau surplis[1], *qui dépasse en indécence tout ce que Parny, Piron et Grécourt ont écrit dans ce genre de plus grivois.*

Le Chevalier, il faut le dire, n'avait puisé à la Cour de Lunéville que des exemples frivoles et pernicieux bien inhérents à son époque. Le libertinage qui avait environné son enfance, la galanterie officielle *de sa mère, la vue de la vertu misérable et du vice triomphant, les mœurs relâchées, coquettes et provocantes qui ne lui offraient que des images voluptueuses et friponnes, les aventures piquantes et décolletées qu'il entendait narrer à chacun, cette théorie succincte de la passion, qui consistait à* avoir *une femme ou à se* laisser posséder *par un homme, tout ce dévergondage avait laissé sur la virginité de ses premières sensations et sur son tempérament déjà dissolu une chaude et ineffaçable empreinte. — « En pensant à cette Cour de Lunéville, écrivait plus tard Boufflers, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. »*

Le gouvernement de la France, selon un mot d'alors, était une monarchie absolue tempérée par des chansons ; l'esprit primait si fort le sentiment, qu'on le mettait à la

1. Cette chanson, trop gaillarde pour être reproduite ici, se trouve p. 149 des *Contes théologiques, suivis des litanies des catholiques du dix-huitième siècle*, à Paris, de l'Imprimerie de la Sorbonne, 1783 (1793), in-8°.

place de l'âme; jouir *semblait résumer la vie des grands, et le cœur n'était plus qu'un sens, qu'un mot honnête destiné à couvrir un autre mot qui ne l'était pas. L'aumônier du roi Stanislas, l'abbé Porquet lui-même, le précepteur de Boufflers, tenait des discours si libres et croyait si peu en Dieu, que le vieux monarque lui disait spirituellement : « L'abbé, il faut vous modérer, tâchez de croire à la religion dont vous êtes l'apôtre; je vous donne un mois pour cela*[1]. »

« *Le monde que Boufflers voyait dans ses jours de congé, dit M. A. Jal, dans sa courte notice sur notre poète*[2], *ce monde était frivole et libertin, et comme les choses sérieuses n'étaient point pour lui plaire, il reçut de ses fréquentations des impressions qui développèrent en lui le goût d'une littérature qui avait fait un nom, dans les ruelles, à Bernis, abbé et membre de l'Académie française. Il referma, pour ne plus les ouvrir, la* Somme *de saint Thomas et la* Cité de Dieu *de saint Augustin, et ouvrit, pour ne plus les refermer, les historiettes grivoises de La Fontaine et de Vergier. Ce furent ses derniers rudiments. — Il avait encore l'habit des Sulpiciens, lorsqu'à l'âge de vingt-trois ans, il composa et fit connaître son conte* d'Aline, Reine de Golconde[3], *qui eut d'abord un succès d'étonnement, et qui fit vite son chemin*

1. Le sens de cette saillie du roi Stanislas nous est fourni par Chamfort dans ses *Caractères et Anecdotes.*

2. *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, p. 261, col. 3.

3. Le titre primitif était : *la Reine de Golconde.* Boufflers dut composer ce conte vers les premiers jours de l'année 1761. Grimm en adressait une copie à ses correspondants au mois

dans les cercles de la belle société. Bien que le clergé ne fût guère austère, il y eut une certaine révolte contre la faveur accordée à ce petit ouvrage qu'avouait un jeune lévite ; la pudeur se mêla de l'affaire, et l'on décida que M. de Boufflers devait renoncer à sa muse libertine ou à l'étude des canons de l'Église. »

*On ne saurait se faire une idée exacte aujourd'hui de l'engouement qu'excita le délicieux conte d'*Aline; *Grimm en parle avec enthousiasme :* « *J'aimerais mieux avoir fait la* Reine de Golconde *que tous les* Contes moraux *de Marmontel, dit-il*[1], *quoique le premier ne porte pas le titre de* Conte moral. » *Ce fut une fureur pendant plus de six mois ; d'innombrables copies d'*Aline *couraient de ruelle en ruelle, de salon en salon, de société en société ; on s'arrachait ces manuscrits, on ne parlait que du conte et de l'auteur. Boufflers eut une vogue qu'il n'avait point cherchée, mais qui n'en fut que plus retentissante et le mit de plain-pied dans le domaine de la galanterie. Toutes les femmes voulurent connaître l'heureux amant de la jolie laitière, cet écrivain simple et charmant qui avait su, par la fraîcheur et la jolie tournure de son style, exciter la curiosité d'un public blasé par les fadeurs de tant de petits romans. Les Douairières se faisaient lire cette* Bagatelle *et souriaient en*

de juillet de cette année : « La *Reine de Golconde* est de M. l'abbé de Boufflers, dit-il (à la date du 15 juillet 1761). Il paraît par ce conte, qui est très joli, que M. l'abbé de Boufflers a plus de vocation pour le métier de bel esprit que pour celui de prélat. »

1. Grimm, *Correspondance*, 15 mai 1763. Édition Garnier, t. V, p. 285.

*applaudissant; à Versailles, la cour entière était sous le charme, et Mme de Pompadour prit un intérêt si vif à la lecture d'*Aline, *il lui en resta une impression si favorable, à ce que nous apprend Bachaumont, que, dès ce jour, elle conçut l'idée de la petite ferme rustique et des jardins du* Petit-Trianon. *Elle voulut avoir des vaches, les traire elle-même, et revêtir parfois le corset et le cotillon blanc d'Aline pour séduire de nouveau, sous ce travestissement coquet, son royal et très volage amant.*

*Tout Saint-Sulpice avait lu en cachette ce conte qui n'était signé que des initiales M. D***; le bruit qu'il excita parmi les camarades du petit Prélat fut si scandaleux, que celui-ci fut invité à réfléchir sur son impiété et à décider, après un scrupuleux examen de conscience, si sa vocation pour l'épiscopat était des plus inébranlables. — Le Chevalier ne fut pas Tartuffe; il s'écria, avec toute la franchise de son beau naturel, qu'il renonçait volontairement à la Pourpre et au Chapeau, pour se lancer dans la carrière des armes; il troqua le petit collet contre la croix de Malte, ce qui ne l'empêchait pas de se conserver quarante mille livres de rente que le roi Stanislas lui avait conférées par des bénéfices en Lorraine. L'Abbé de Boufflers redevint le Chevalier de Boufflers comme devant; sa qualité de Chevalier de Malte lui donnait le droit étrange d'assister à l'office divin en uniforme et en surplis, de sorte qu'on put le voir plus tard, à la fois Prieur et Capitaine de hussards, offrir ses vœux à l'Éternel dans ce bizarre accoutrement d'un abbé d'épée, le blanc surplis, aux ailes longues et plissées, sur les épaules, et le sabre d'acier lui battant aux talons.*

Voici une lettre de Boufflers[1], *adressée à l'abbé Porquet au commencement de l'année* 1762; *c'est une manière de confession, une auto-biographie de cette période de son existence où sa carrière se dessine; nous la citerons en partie. Cette lettre spirituellement écrite montre Boufflers dans toute sa belle humeur, son jugement et son esprit d'aventure :*

« *Enfin, mon cher abbé, me voici sur le point d'exécuter un projet que mon esprit a toujours chéri, et que votre raison a toujours blâmé : celui de changer d'état. Ce n'est point une petite affaire que de commencer, pour ainsi dire, une nouvelle vie à l'âge de vingt-quatre ans; vous me direz peut-être qu'il faudrait mettre à cela plus de réflexion que mon âge et surtout ma vivacité ne me le permettent; mais ne me condamnez pas sans m'avoir entendu une dernière fois; et comme en matière de bonheur il n'y a de véritables juges que les parties, laissez-moi, s'il vous plaît, plaider et décider dans ma propre cause.*

« *J'étais dans la route de la fortune; les premiers pas que j'y avais faits suffisaient pour m'en assurer. Les circonstances les plus favorables semblaient rassemblées pour présenter à mon imagination l'avenir le plus brillant. Sans aucun mérite, j'aurais pu, comme bien d'autres, obtenir encore quelques bénéfices; avec un peu d'hypocrisie, je serais probablement devenu Évêque, peut-être, avec un peu plus de friponnerie, Cardinal :*

1. Voyez *Correspondance* de Grimm, édition Tourneux, t. VI, à la date du 1er février 1765. — Cette lettre a été réimprimée dans les *Œuvres posthumes de Boufflers*, Paris, Louis, 1816, in-18, p. 83 et suiv.

qui sait si quelques ruses et quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : Trahit sua quemque voluptas. *La première règle de conduite n'est point de devenir riche et puissant, c'est de connaître ses véritables désirs et de les suivre. Alexandre, avec l'or de l'Asie dans ses coffres et le sceptre de l'Univers dans ses mains, cherchait le bonheur dans Babylone, et un petit pâtre de dix-huit ans le trouvera dans son hameau, s'il obtient en mariage la petite paysanne qu'il aime.*

« *Mais quittons Alexandre, et revenons à moi, qui ressemble beaucoup plus au petit pâtre qu'à lui. Vous savez qu'un sang bouillant, un esprit inconsidéré, une humeur indépendante sont les trois premiers traits qui me caractérisent; comparez ce caractère-là avec tous les devoirs de l'état que j'avais embrassé, et vous me direz si j'y étais propre. Vous n'ignorez pas de quelle impossibilité il est pour moi, et de quelle nécessité il est pour un ecclésiastique de cacher tout ce qu'il désire, de déguiser tout ce qu'il pense, de prendre garde à tout ce qu'il dit, et surtout d'empêcher de prendre garde à tout ce qu'il fait. Pensez de plus aux haines atroces, aux noires jalousies, aux perfidies indignes qui habitent encore plus dans les cœurs des prêtres que dans les autres, et à toute la prise que ma simplicité, mon indiscrétion, ma licence même auraient donnée sur moi : vous conviendrez que je n'étais pas fait pour vivre avec ces gens-là. Comptez-vous pour rien le cri général qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite? Ce sont les sots qui crient, me direz-vous : tant pis, vraiment, il vaudrait bien mieux*

que ce fussent les gens d'esprit; cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas; ils seront toujours nos maîtres; ils resteront toujours les rois de l'Univers; ils continueront toujours à dicter les lois, à assigner tous les rangs de la société; il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, pas un devoir dont ils ne soient les auteurs; enfin ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue des vainqueurs. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau moment de ma vie celui de ma réconciliation avec les premiers souverains du monde? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements; c'est pour m'aider et vous aussi à en supporter l'ennui. D'ailleurs, Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé d'avoir celui d'homme de lettres; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu: « Il y a quelques siècles que nous avons voulu que tu fusses gentilhomme; nous voulons à présent que tout gentilhomme aille à la guerre. » Là-dessus je me suis fait

faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte, et je pars.

« *Il doit vous rester à présent bien des objections à me faire sur la manière dont j'ai pris mon parti. Je me les suis déjà toutes faites à moi-même. Je vais vous les détailler avec toute la sincérité que vous me connaissez, et y répondre avec un sérieux que vous ne me connaissez pas.*

« *Vous pourrez me dire que je n'ai point assez consulté mes parents sur le parti que j'allais prendre, et que pourtant je devais assez compter sur leur tendresse et sur leurs lumières pour écouter leurs conseils. Il est vrai que je me suis contenté de faire part à ma mère et à mon frère*[1] *de mon projet sans les consulter; mais je crois qu'il était inutile de le faire : ma résolution était formée; je les aurais trompés si je leur avais demandé leur avis avec l'air d'être disposé à le suivre. S'ils avaient pensé comme moi, les choses auraient été comme elles vont; s'ils avaient été contraires à mes idées, j'aurais souffert de ne point leur céder : j'ai mieux aimé manquer à une petite formalité que de les tromper ou de leur résister en face..... Le respect dû aux parents n'a point de terme; l'obéissance en a un marqué par la nature : c'est celui de l'entier développement des organes de notre corps et de notre faculté d'esprit...*

« *Vous me demandez si le Roi est averti de mon changement d'état. Le Roi m'a souvent questionné sur le plan que je voulais choisir, et j'ai eu le courage de lui répondre, depuis environ dix-huit mois, que je ne me sou-*

1. Le frère aîné de Boufflers. — Jean-François Regis de Boufflers.

ciais pas d'avancer dans mon état; que le bien qu'il m'avait fait jusqu'à présent me suffisait; que l'ambition était un sentiment étranger à mon cœur, et que je me sentais plus fait pour être heureux que pour être grand. Là-dessus le Roi voulut bien me parler des projets qu'il avait conçus à mon sujet: il y aurait eu de quoi éblouir quelqu'un qui n'aurait point puisé la plus saine philosophie dans les leçons et dans les exemples de mon bienfaiteur même. Je répondis que le Roi pouvait ajouter aux grâces dont il m'avait comblé, mais qu'il n'ajouterait ni à ma reconnaissance ni à mon contentement, et que je gagnerais plus à imiter sa modération dans ma sphère qu'à accumuler ses bienfaits. Le Roi, surpris de ce que je posais, pour ainsi dire, des limites à sa bienfaisance, daigna agréer ma réponse, et depuis ce temps ne me proposa point de me rétracter.

« Je n'entreprendrai point de répondre aux gens qui m'accuseront de manquer de reconnaissance envers mon bienfaiteur; je crains peu le reproche sur cet article: mon cœur parlera toujours plus haut que mes calomniateurs, et je puis d'avance assurer que tous les moments où l'on pourra dire ces horreurs-là de moi auront été marqués dans ma pensée par un tendre souvenir des bienfaits du Roi et par le désir vif de lui en rendre un jour le prix en les méritant. Vous connaissez le fond de mon âme; vous savez qu'un enfant qui aimerait son père et sa mère comme j'aime le Roi passerait les bornes de son devoir, si un tel devoir pouvait avoir des bornes...

« Concluez de ma longue lettre, mon cher abbé, et surtout du long temps que nous avons vécu ensemble, que je pourrai, comme il m'arrive souvent, être emporté

loin de mes devoirs par la légèreté de mon esprit, par la vivacité de mon âge, par la force de mes passions, mais que je mourrai avant de cesser d'être honnête :

« Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura resolvo. »

Ce fut, comme on le voit, sans hésitations, avec la plus cordiale franchise, que notre Sulpicien, qui n'avait rien d'un Tiberge, jeta aux orties sa soutane encore neuve, pour revêtir la soubreveste rouge, à croix blanche, des profès de l'ordre de Malte. L'épée dans sa main était mieux servie que le goupillon; les paroles d'amour sortaient plus librement, plus chaudement de son cœur que les prières; il chantait plus volontiers matines dans les alcôves, au milieu des aubades de baisers donnés et rendus, qu'au pied des autels; et, lorsqu'il s'agissait de tourner un madrigal ou une chanson, de dompter un cheval, de sabrer un ennemi ou de caresser une belle, le chevalier se redressait de toute la hauteur de sa race guerrière et galante, avec une crânerie qui lui seyait à merveille. Il était à l'armée, comme dans les ruelles, plein de gaieté, de folie; il avait, dit Grimm, nommé un de ses chevaux le Prince Ferdinand, *un autre le* Prince Héréditaire. *Quand on venait le voir le matin, il appelait un de ses palefreniers et lui demandait d'un grand sérieux si le* Prince Ferdinand *et le* Prince Héréditaire *étaient étrillés? « Oui, Monsieur le Chevalier », lui répondait-on. « Je les fais étriller tous les matins, disait-il alors à la compagnie; vous voyez que j'en sais plus long que nos Maréchaux. »*

L'auteur de la Reine de Golconde *fit avec éclat la*

campagne de Hanovre. Il avait toutes les qualités requises pour la guerre; une bravoure innée, une furia *radieuse, le mépris du danger et le défaut même de ces qualités, ce je ne sais quoi que nous traduisons aujourd'hui par : un* cerveau brûlé. *Entre deux batailles sanglantes, dans les entr'actes de ses tueries, son admirable esprit français reparaissait dans toute son insouciance; loin de songer à se reposer, il ne pensait qu'à ses amours, et après avoir largement saccagé la vie humaine, sa philosophie le poussait à rétablir l'équilibre, en procréant de nouveaux petits combattants.*

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits;
La guerre au monde est un peu chère;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour à tour serrés de près...
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après ?

Boufflers, à son retour de l'armée, rendu à Paris et à la vie facile, se livre tout entier à la dissipation, aux plaisirs de son âge, aux femmes, au jeu, aux chevaux — sa passion favorite. — Comme poète, sa réputation était faite : ses vers faciles, élégants, aimables, spirituels, d'une licence coquette et délicate, jamais grossière, mais juste assez osés dans leur libertinage pour faire rougir et sourire à la fois les Dames qui se plaisaient à les entendre; ses petites poésies que Chamfort comparait aux meringues et à la crème fouettée, sa pièce du Cœur, *surtout, qui, dans sa légèreté, était une véritable profession*

de foi libertine; toutes ces ravissantes fleurettes qu'il savait cueillir avec art sur le Parnasse, dans le coin réservé aux Bernis, aux Parny, aux Grécourt, aux Lattaignant; sa conversation enjouée et frivole, enfin, lui donnèrent accès dans les cercles de la meilleure compagnie. — Le chevalier portait, du reste, avec lui la plus sûre des lettres de crédit : son visage, d'un gracieux ovale, mettait en relief deux petits yeux ardents, pétillants de désirs et d'audace, et ses lèvres sensuelles, retroussées aux commissures par une malice et un scepticisme du diable, savaient lancer le propos avec une langueur à la fois nerveuse et caressante.

Aux bonnes et belles manières, à une tournure noble et harmonieuse, Boufflers joignait un tempérament à la Casanova et une assurance de lui-même qui lui attirèrent plus de bonnes fortunes qu'à aucun gentilhomme de son époque. Il ne semblait créé que pour rendre hommage aux belles; pour lui, point de cruelles; il vole de conquête en conquête, sans prendre le temps d'être un mourant; *il n'agonise amoureusement que pour renaître plus vaillant et, lorsqu'on songe à lui reprocher de n'avoir jamais aimé, d'être inconstant et de s'adresser aux hétaïres faciles, il s'écrie :*

Je le connais trop bien, ce dangereux amour ;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage,
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour,
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage;
J'ai goûté ses douceurs, et j'ai senti ses coups ;
Je sais qu'il se nourrit de plaisirs et de larmes.
        Vous ne connaissez que ses charmes ;
        Ah ! je le connais mieux que vous.
        Las des mépris, des inconstances

Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances,
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtaient moins.
J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent, et non pas des soupirs :
Elles ont essuyé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.
A l'amant qui leur plaît, ces belles,
Pour n'en point violer, ne font pas de serments :
Que de femmes, hélas ! devraient faire comme elles,
Pour ne point tromper leurs amants[1] !

Boufflers, quoiqu'il veuille bien affirmer le contraire, fit plus souffrir par son inconstance qu'il ne souffrit de celle de ses maîtresses ; au temps passager de son bel âge, les tendres feux lui semblèrent ennuyeux, la constance de mauvais ton ; ce fut un faune d'esprit et de gentillesse, comblé de faveurs comme le Dieu des jardins ; ce fut un séducteur, qui, avec une philosophie machiavélique, laissa parler son cœur, *ne voulut jamais mêler l'absinthe de la jalousie et des pitoyables querelles au miel des amours soudaines, et qui trouva toujours sa grâce au pied des victimes immolées à son caprice.*

Le tendre amour se blesse
De serments indiscrets ;
Ne l'enchaînons jamais,
Pour le garder sans cesse.
Avec nos feux,

1. Ces vers sont adressés à M. de Choiseul, en réponse à une épître rimée de celui-ci. M. de Choiseul-Meuse (au nom de plusieurs Dames, dont il se faisait l'interprète) reprochait à Boufflers son libertinage : voy. *Mémoires secrets de la République des lettres*, à la date du 1er avril 1765.

Avec nos vœux,
Qu'il finisse ou qu'il dure ;
Qu'il renaisse à chaque moment :
Mais qu'il renaisse librement ;
Car, dès qu'on songe à son serment,
On est déjà parjure.

Plus tard, il rachètera ses fautes, il sera bon mari, bon père, bon administrateur et bon fermier ; mais plus tard, ce ne sera plus Boufflers ; plus tard, il vivra des souvenirs passés, car la jeunesse doit enjuponner la mémoire, la tapisser de joyeuses équipées, la meubler avec les ris et les grâces : la jeunesse n'est que la pourvoyeuse des douces joies remémoratives de la vieillesse.

Dans les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Le bonheur n'est qu'un espoir :
La vieillesse encor projette ;
Mais, avant d'exécuter,
L'heure sonne, et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

Vers 1765, *le Chevalier poète résolut de faire un pèlerinage à Ferney ; il alla à Voltaire comme on va au soleil, avec l'aveuglement et la conscience du génie lumineux, qu'il se préparait à timidement regarder en face. C'est dans ce voyage en Suisse qu'il adressa à Madame sa mère cette correspondance espiègle, qui est une des plus gaies et des plus spirituelles qui aient été écrites dans notre langue. C'est un peu la manière de Chapelle et de Bachaumont, mais avec plus de badinage et de vivacité dans le récit. Il partit en artiste, avec une légère*

valise, comme un aimable coureur d'aventures; et, afin de conserver l'incognito, de déguiser sa condition, il se présenta sous le nom de Monsieur Charles, peintre au pastel.

Suivons-le un instant : il passe à Soleure, arrive à Genève et donne des aperçus charmants sur les mœurs et les habitants de la Suisse. « La terre est ici cultivée par des mains libres, écrit-il; les hommes sèment pour eux et ne récoltent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois; les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux le sont bien davantage. Les paysans sont grands et forts, les paysannes sont fortes et belles; je remarque que partout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne serait pas décent. » A Genève, il s'enthousiasme sur le lac; il lui semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature; mais c'est la simplicité des habitants de Vevay qui le touche profondément. « On ne me connaît que comme peintre, dit-il dans sa troisième lettre à la Marquise de Boufflers; je suis traité partout comme à Nancy; je vais dans toutes les sociétés; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine; l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre. » Plus loin, les Alpes le transportent, et il plaisante même leur majesté avec une certaine irrévé-

rence et un goût douteux : « Oh! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix, dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan[1]*? c'est ici qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet? que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte demeure, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre. »*

C'est dans ce même voyage que Boufflers se lia avec le célèbre Haller et soutint avec lui une conversation de cinq heures devant dix ou douze personnes. Il vit également J.-J. Rousseau, mais ne plut sans doute pas au philosophe, dont l'humeur un peu sombre et le jugement sévère ne pouvaient s'accorder avec la gaieté et la pétulance du petit poète. Dans les Confessions du Citoyen de Genève, *nous trouvons en effet ce passage malicieux, mais peut-être bien juste.*

« Le Chevalier de Boufflers a beaucoup de demi-talents en tout genre, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde, où il veut briller ; il fait très bien des petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre et barbouillant un peu de peinture au pastel. »

Voltaire devait venger le Chevalier de la demi-réception *que lui avait faite l'auteur d'*Émile. *Il reçut son jeune confrère à bras ouverts, avec une joie non déguisée,*

1. C'était un des amis communs de Mmes de Boufflers et de son fils à la petite cour de Lunéville ; il se nommait M. Devaux. Boufflers a fait des couplets sur lui.

avec toute la chaude sympathie qu'il ne cessa de lui témoigner par la suite. « Me voici enfin chez le roi de Garbes, s'écrie le jeune disciple, dans une lettre à sa mère, datée de Ferney ; car, jusqu'à présent, j'ai voyagé comme la fiancée ; ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Vous ne pouvez avoir une idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageait en deux et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu et de l'autre l'homme que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres. »

Boufflers anima par sa turbulence, ses bons mots, ses folies, la maison du patriarche de Ferney ; il conquit l'amitié de Mme Denis et de Mme Dupuis, née Corneille, ces deux nièces de Voltaire : la première, bonne de la bonté qu'on aime ; la seconde, remarquable par ses grands yeux noirs et son teint brun. L'auteur de Candide *lui-même ne peut se défendre du charme, de la jeunesse, de la verve gaillarde de son hôte ; les mille polissonneries du sémillant Chevalier le rajeunissaient ; il aimait à le voir sauter crânement à cheval et parcourir les campagnes superbes qui environnaient sa demeure, à la recherche de quelque petite bergère à séduire ou d'une belle et piquante bourgeoise à peindre, ce qui équivalait à une séduction. Dans une lettre à M. Dupont, à la date du* 15 *janvier* 1766, *Voltaire écrivait : « Nous avons à Ferney un de vos compatriotes ; c'est M. le Chevalier de*

Boufflers, un des plus aimables enfants de ce monde, tout plein d'esprit et de talent. » *Le* 21 *janvier de la même année, il écrit également au Maréchal de Richelieu :* « *Le Chevalier de Boufflers est une des plus singulières créatures qui soient au monde. Il peint au pastel fort joliment ; tantôt il monte à cheval tout seul à cinq heures du matin et s'en va peindre les femmes à Lausanne... Tantôt il enjole ses modèles ; de là, il va en faire autant à Genève, et de là il revient chez moi se reposer de... ses forces perdues avec des huguenotes.* »

A Ferney, Boufflers fait chère lie, il est traité en enfant gâté ; il s'amuse, il amuse ; il trousse des impromptus galants à toutes les dames ; il est minaudier, étourdi, primesautier, quelquefois sérieux et profond ; mais cela ne dure guère ; il est adoré de tous les convives, on ne peut plus se passer de lui. « *Où est donc notre chevalier ?* » *demande-t on lorsqu'il est absent, et l'on bâille d'ennui ; on se morfond dans son attente. Voltaire improvise sur lui, à propos d'une dame Cramer, courtisée par Boufflers, le huitain suivant qui résume la vie de celui-ci :*

Mars l'enlève au séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sut faire pour toi.

Dans ses soirées au château, s'il ne parle pas, il dessine le Maître, qui s'est engagé dans une partie d'échecs, et il envoie ce croquis à sa mère pour ses étrennes. « *Cela*

n'a ni force ni correction, lui dit-il, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble et qu'on finit par les détails[1]. »

A Genève, à Lausanne, à Vevay, il n'est question que de ses succès en tout genre : il est recherché partout, M. Charles *est le peintre et l'homme d'esprit à la mode; toutes les femmes veulent se faire croquer au pastel par lui, et les maris, sans défiance, le conduisent eux-mêmes dans leur intérieur, comme on mène un renard dans un gélinier. Les séances ne sont pas ennuyeuses : il sait égayer les jolis minois qu'il caresse de son crayon par cent contes égrillards; il invente des madrigaux sur la bouche qu'il trace à la sanguine, sur les yeux de flamme qui le regardent, et, de temps à autre, il se lève pour empourprer de ses baisers un visage qu'il trouve peut-être*

1. Boufflers dessina à Ferney et grava à l'eau-forte et au pointillé, dans la manière de Rembrandt (dit la *Biographie Michaud*), avec beaucoup d'art et d'esprit, un portrait en profil de Voltaire, très ressemblant et très expressif. Il l'a représenté assis devant son bureau, la plume à la main et coiffé d'un bonnet. Cette estampe fut très recherchée. — Il est à regretter que, de tant de portraits au pastel qu'il dessina dans son voyage en Suisse, aucun ne soit parvenu jusqu'à nous. Il doit y avoir une curieuse galerie de miniatures féminines; nous eussions aimé contempler les victimes du chevalier et pouvoir apprécier son talent de peintre, mais nous avouons n'avoir rien découvert qui puisse révéler l'artiste à nos yeux.

trop pâle. Toutes les principales habitantes de la Suisse ont leur portrait peint par Boufflers, trop heureuses lorsque ce dernier ne leur laisse pas le sien exécuté en collaboration. Il a la réputation d'un homme unique, car il ne prend qu'un petit écu par miniature, quand il n'est pas payé entre les bras de ses modèles. Plus tard, lorsqu'il songea à reprendre son véritable nom, les bons Suisses, confus de leur méprise, le regardèrent comme un aventurier.

Boufflers dut cependant quitter Ferney et les vallons de l'Helvétie. Il y eut une effusion de tendresse entre le peintre poète, ses nombreuses maîtresses et ses innombrables amis; vers 1768, *le solitaire de génie qui l'avait si bien accueilli lui écrivait une lettre en prose et en vers très laudatifs qui se terminait par ces mots: « La Suisse est émerveillée de vous, Ferney pleure votre absence, et le* Bonhomme *(Voltaire) vous regrette, vous aime, vous respecte infiniment. »*

Cette amitié, qui ne se dément pas un seul instant, n'est-elle pas merveilleuse dans l'âme du Bonhomme? *Cette affection avait pris naissance par la fameuse pièce du* Cœur *adressée à Voltaire et à laquelle celui-ci répondit par ces stances si connues, dont voici la première :*

Certaine dame honnête, savante et profonde,
Ayant lu le *Traité du cœur,*
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand *cœur* du monde.

L'historien de Charles XII professait certainement une sincère estime pour ce badin nourrisson des Muses, qui

se faisait si volontairement son disciple; il y avait des affinités gauloises entre eux, et Boufflers s'épanchait sympathiquement dans l'esprit de Voltaire, comme un clair petit ruisseau qui se jette en murmurant dans le cours d'un grand fleuve. Le Chevalier, qui maniait si bien les hochets de la gaieté française, avait du sourire dans l'esprit et de la jeunesse radieuse dans sa poétique; le vieillard aimait cette fraîcheur de verve et cet épanouissement de facultés vitales, et il s'ébaudissait copieusement de ses chansons et de ses pièces érotiques, en particulier de cette curieuse histoire de Loth mise en quatrain[1] *:*

Il but,
Il devint tendre;
Et puis il fut
Son gendre.

Le poète prit toujours Voltaire pour guide; lorsque l'âge le gagna sans trop le mûrir, lorsqu'il en vint à avouer qu'il fut, dans son printemps, guidé par la folie dupe de ses désirs et bourreau de ses sens, c'est encore à son vieux maître qu'il s'adresse dans cette confession délicieuse :

Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
Convertissez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant pervertis!

1. On pourrait retirer à Boufflers la paternité de ce quatrain, car son originalité se trouve presque entièrement dans le dernier vers de ce distique de Deslandes (*Épitaphes*, page 168) :

Ci-Loth, sa femme en sel, sa ville en cendre,
Il but et fut son gendre.

Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grâce aux amours :
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas ! ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes :
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces dames
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux,
Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles,
Je regrette vingt bons chevaux
Que, courant par monts et par vaux,
J'ai, comme moi, crevés pour elles ;
Et je regrette encor bien plus
Ces utiles moments qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'amour. Dans ce métier galant,
Le corps est bientôt vieux, l'esprit longtemps enfant ;
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire

. . . .

Jadis les chevaliers errants,
Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
Allaient retrouver dans la lune
Un petit flacon de bon sens :
Moi, je vous en demande une bouteille entière ;
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

De nouveaux succès semblaient attendre Boufflers à son retour à Paris. Les lettres sur son voyage en Suisse

furent publiées en 1770; *elles firent sensation dans un milieu de délicats, et le Chevalier de Bonnard lui adressa une épître en vers très fine et pleine de traits piquants. En* 1771, *il se disposait à suivre les troupes confédérées en Pologne; mais, retenu à Vienne, il s'y fit le représentant de la France galante, et il obtint encore auprès des femmes allemandes une réputation dont il eût pu s'enorgueillir. En* 1772, *nous le voyons capitaine d'un régiment de hussards, il accompagne le duc d'Orléans au combat d'Ouessant; en* 1780, *il est fait Brigadier d'infanterie, et, quatre ans plus tard, Maréchal de camp. Il devient difficile à cette époque de suivre Boufflers : il dépiste les biographes par ses voyages multipliés du nord au midi, de l'est à l'ouest; on le voit tour à tour en Lorraine, en Prusse, en Danemark, sur tous les points de l'Europe; c'est bien réellement le plus errant des Chevaliers. Voisenon, dans ses* Anecdotes littéraires[1], *dit à ce sujet : « Il n'est guère possible d'être plus aimable que le Chevalier de Boufflers. Son goût dominant est celui d'être toujours ambulant; c'est apparemment pour avoir la satisfaction de répandre le plaisir partout. Quelqu'un (M. de Tressan), l'ayant rencontré sur les grands chemins, lui dit :* Monsieur le Chevalier, je suis enchanté de vous trouver chez vous. »

Le mot est drôle et malicieux; Boufflers y donnait prise. Ses histoires comiques, ses aventures, ses satires, ses bonnes fortunes, ses moindres mots étaient saisis avec empressement et racontés par les compilateurs d'Ana.

1. Voisenon, *Œuvres complètes*, in-8°, 1781, tome IV, page 164.

Au milieu d'une foule d'anecdotes sur notre poète, nous ne cueillerons que celle-ci dans la Correspondance secrète *de Metra :*

L'un de nos plus aimables courtisans, également bien venu au Parnasse, à Cythère et à Versailles, M. de Boufflers, se vengea dernièrement par une épigramme sanglante de l'infidélité d'une belle Marquise. Cette petite pièce ne parvint à sa destination qu'après avoir passé dans vingt cercles. La Marquise écrivit immédiatement au Chevalier pour lui demander pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance, et l'engager à venir chez elle, à une heure indiquée, pour sceller une réconciliation sincère. Le Chevalier connaissait trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez-vous. Il se munit de pistolets. A peine avait-il fait les premières explications, que quatre grands drôles arrivent, le saisissent, l'étendent sur le lit, le déshabillent autant qu'il était nécessaire pour exécuter leur dessein, et lui administre en cadence cinquante coups de verge sous le commandement de Madame. La cérémonie finie, le Chevalier se relève froidement, se rajuste, et, s'adressant aux spadassins que la vue de ses pistolets à deux coups fit trembler : « Vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il. Madame doit être satisfaite, son tour est venu; je vous brûle la cervelle à tous les quatre si vous ne lui rendez à l'instant ce que je viens de recevoir... » Les pleurs de la belle n'empêchèrent pas que le satin de sa peau ne fût déchiré sans pitié. Mais ce ne fut pas tout : M. de Boufflers voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance se fissent subir mutuellement une semblable punition; puis, voulant se retirer : « Adieu, Madame;

que rien ne vous empêche de publier cette plaisante aventure ; je serai le premier à en régaler les oisifs. » On prétend que la Marquise courut après lui, se mit à ses genoux, et le conjura tellement de garder le secret, qu'il soupa chez elle le même soir pour déconcerter les indiscrétions.

Cette historiette témoigne que notre Chevalier, et avec raison, ne craignait pas de traiter les femmes à la hussarde. Ses amours volages devaient néanmoins prendre fin, du jour où l'amour sérieux pénétra dans son être sous les traits de Mme la comtesse de Sabran.

Ce fut en 1777, *alors qu'il se trouvait colonel au régiment de Chartres, que Boufflers fit la connaissance de Mme de Sabran. Françoise-Éléonore de Jean de Manville était veuve d'un officier de marine peu fortuné, qui l'avait épousée sur le tard, et qui mourut d'apoplexie au sacre de Louis XVI, à Reims, la laissant mère de deux enfants : l'un, qui devait porter le titre de comte Elzéar de Sabran ; l'autre, Delphine de Sabran, qui épousa par la suite le jeune comte de Custines. Mme de Sabran était dans la sublime maturité de sa beauté, elle comptait vingt-sept ans ; Boufflers en avait trente-neuf. Si nous en jugeons par le portrait que nous a laissé d'elle Mme Vigée-Lebrun, il est impossible d'imaginer une plus adorable créature, plus fine dans le sourire, plus spirituelle dans l'éclat de ses grands yeux noirs couronnés de bruns sourcils, plus poëtique dans l'encadrement de cette vaporeuse et longue chevelure blonde et frisottée, plus nonchalante et plus voluptueuse dans la langueur de son attitude. Sur la fraîcheur de sa blanche collerette, l'ensemble de ce visage se détache comme une*

séduction ; le nez est mutin, les narines paraissent sensuelles, la fossette du menton est rieuse et charmante, le front large et intelligent. On ne comprend que trop aisément la passion du Chevalier pour cette femme mignonne et exquise.

Comment se connurent-ils? L'histoire et nos documents ne nous le révèlent pas; peut-être l'aventure a-t-elle quelque analogie avec le conte que l'on trouvera plus loin sous le titre de Ah ! si... *Quoi qu'il en soit, ils s'aimèrent d'un amour commun, violent, vivace et constant. Mme de Sabran était femme d'esprit, nous dirions presque : une femme de lettres ; l'abbé Delille, qui l'avait connue chez Mme de Trudaine, lui apprit le latin et la littérature française ; Turgot et Malesherbes goûtaient fort son esprit, et ses succès dans le monde, succès de beauté, de grâce et d'agréments personnels, l'avaient mise fort à la mode parmi les artistes, les savants et les lettrés de distinction.*

C'est dans la Correspondance inédite de la Comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers (1778-1788), *publiée dernièrement par E. de Magnieu et Henri Prat*[1], *qu'il nous serait possible de puiser les informations et les détails les plus variés sur cette passion véritable, qui se sanctifia dans le mariage, si nous prétendions étudier à l'extrême la vie de l'amoureux poète ; mais notre travail ne saurait supporter l'examen de plus de deux cents lettres, et nous renvoyons les curieux au compact et intéressant volume qui les contient.*

1. *Correspondance inédite de la Comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers*, 2e édition, Paris, Plon, in-8°, 1875.

Dès les premières missives, on se traite de frère et de sœur; on se raconte, dans un style qui voudrait être grave, les mille bagatelles arrivées en une semaine ou dans une journée; on se chuchote timidement de tendres aveux; on relit ses lettres, on vit d'espérance; puis peu à peu, lentement cependant, la liaison se resserre, se fait plus intime; les cœurs se rapprochent et se choquent amoureusement; la tendresse et l'indulgence dans le bonheur s'unissent; on ne se nomme plus mon frère *ni* ma sœur, *mais* mon enfant, *de part et d'autre, avec une grâce touchante, une sincérité émue. La passion éclate avec fièvre; ces deux amants s'embrassent follement, c'est leur âme même qui dicte ces lettres qu'on ne peut parcourir sans émotion, et ces âmes dictent si bien qu'ils écrivent des chefs-d'œuvre.*

La Comtesse de Sabran aimait pour la première fois, avec la fougue, le délire d'une femme qui se donne entièrement et qui sent ne pouvoir aimer qu'une fois en sa vie. Mariée de bonne heure à un vieillard, ses sens n'avaient sommeillé que pour se réveiller plus ardents, plus agiles et plus volontaires. Le Chevalier de Boufflers opposait à cette impétuosité amoureuse le contrepoids d'un tempérament rassis et un cœur souvent donné en gage, mais toujours despotiquement repris; il avait le grand art de se faire attendre et désirer : les passions les plus solides ne vivent que dans ce contraste. Boufflers sut tisonner la flamme de sa maîtresse avec les brusques cahots de sa vie d'aventures, et il attisa si bien ce feu d'amour qu'il n'eut jamais à en fouiller les cendres.

Le poète possédait la science de la vie; sans doute l'avait-il apprise à ses dépens, mais peut-être bien aussi

les bons conseils de Madame sa mère avaient encore plus apporté dans son jugement ce positivisme dont il nous a plusieurs fois signalé les tendances. Dans un jeu de société on agite cette question : Lequel rend plus heureux, de l'esprit ou du cœur? Et Boufflers de répondre aussitôt :

Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
Mène plus sûrement, de l'esprit ou du cœur ?
En qualité de bon apôtre,
Je réponds : Ni l'un ni l'autre.
Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure avec soin,
Pour nous faire tomber, sous nos pas le temps fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin ;
Car l'esprit mènerait trop loin,
Et le cœur mènerait à gauche.

Cependant l'heureux amant de Mme de Sabran a plus de cœur qu'il n'en veut bien montrer. — Le voyage qu'il fit comme Gouverneur au Sénégal et le journal daté de sa résidence nous le montrent sous un aspect tout nouveau : « Il ne veut pas épouser celle qu'il aime avant de s'être fait une grande situation, disent les introducteurs de sa correspondance avec la Comtesse. En se mariant, il perdrait ses bénéfices ; il n'apporterait dans la communauté que sa misère et ses cheveux blancs ; il lui faut de l'honneur, de la gloire, de grands emplois, et il va chercher tout cela sous les feux des tropiques, acceptant les privations, les douleurs, les épreuves, pour arriver au but, et trouvant dans son cœur les expressions les plus ingénieuses d'une tendresse qui étonne. » Vers l'année 1785, *le gouvernement du Sénégal devint vacant ; Boufflers le demanda, dit-on, et le Roi le lui accorda en le désignant*

pour cette charge importante, le 9 *octobre de ladite année.*

On a prétendu attribuer l'envoi du poète sur les côtes de l'Afrique occidentale à une disgrâce encourue par suite de la publication dans le Journal de Paris (*du* 31 *mai* 1785) *d'une chanson intitulée* l'Ambassade, *où Boufflers plaisante sur ce genre de mission et même un peu sur les Souverains. Les* Mémoires de Bachaumont, *à la date du* 6 *juin* 1785, *parlent en effet de la suppression du journal, et le* 14 *juin suivant*[1] *on y trouve la chanson incriminée, dans laquelle le Chevalier traite la princesse* Christine, *nouvellement abbesse de Remiremont, d'*Altesse sauvage *et de* Princesse boursouflée; *mais cette allégation n'a rien de fondé, car il est à remarquer que ladite chanson fut imprimée dès* 1782 *dans un recueil des poésies de Boufflers. Il serait plus juste de dire qu'à cette époque le chansonnier se trouvait endetté de près de* 60,000 *livres, et que, en outre d'un patrimoine fort mince et de* 6,000 *francs de pension, il ne possédait plus qu'une petite rente viagère. La* Biographie Michaud *nous apprend, dans une note, que Boufflers fit présenter un mémoire au Roi, en protestant de son dévouement, et proposant de s'arranger avec ses créanciers avant son départ. Calonne, alors Ministre, eut l'idée de lui faire payer deux années de sa pension pendant cinq ans, à la condition qu'il ne lui serait rien payé les cinq années suivantes; par cet arrangement,*

1. Le motif de cette suppression me paraît d'autant plus injuste, dit Bachaumont, que cette pièce est extraite d'un nouveau journal intitulé les *Quatre saisons*, imprimé avec permission.

disait le Ministre, le trésor royal ne sera à découvert que de cinq années, qui rentreront successivement. Le Roi accorda la demande et fixa le traitement du nouveau Gouverneur à 24,000 *livres. On ne s'attendait guère à voir un poète badin déployer de bien grandes qualités administratives, mais chacun fut trompé dans son attente : il se signala par des institutions utiles et bienfaisantes; il interdit la traite des noirs à ceux qui étaient attachés à son gouvernement; il s'efforça, lorsqu'il ne put l'empêcher, à rendre ce hideux commerce moins cruel, et on le vit même acheter des nègres dans le seul but de leur sauver la vie ou de les protéger contre les mauvais traitements. Dans une lettre au gouvernement français, il demande un secours de dix mille francs pour organiser une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, et explique que la caravane, composée de quatre à cinq blancs, de huit ou dix nègres, de six chevaux et d'autant de chameaux, partira de la presqu'île du Cap-Vert en face de Gorée, pour être conduite à Guiguis, résidence ordinaire du Roi de Cayor. Tout ce plan est bien combiné, arrêté avec une sagacité et une tactique qui frappent. Rien n'y est oublié : il indique avec détails les moyens de navigation et de communication, et il estime que la dépense minime que cette expédition peut coûter sera largement payée à l'issue du voyage par les objets de curiosité qui en seront rapportés. Boufflers revint à Paris, rappelé par le Ministre, en août* 1786; *mais il devait repartir pour sa résidence de Gorée quelques mois plus tard. Ce ne fut qu'en* 1787, *le* 20 *novembre, que M. le Gouverneur du Sénégal, muni d'un congé du Roi, s'embarqua à bord de la corvette* le Rossignol *pour*

mettre pied à la Rochelle le 25 décembre. Par suite de l'intervention de Mme de Sabran et de ses amis, le congé qu'il possédait devenait définitif.

Son départ fut considéré comme une calamité. Boufflers, qui était accessible à tous, fut regretté et pleuré par les blancs et les noirs qui l'avaient connu ; il paraîtrait même, si nous en croyons M. A. Jal, auquel des camarades de promotion dans la marine racontèrent le fait, qu'il se fit beaucoup aimer des femmes du pays, et, sans peindre ces Signares au pastel, il les traita comme les huguenotes de Suisse, en laissant dans la Colonie française beaucoup de petits mulâtres que leurs mamans étaient fières d'attribuer aux bontés de M. le Gouverneur.

Le Journal écrit par le Chevalier de Boufflers fut, pendant ses deux voyages au Sénégal, adressé par paquets à Mme de Sabran. Ce journal d'amour et de tendresse est merveilleux par les sentiments élevés qu'il exprime, par la noblesse de cœur, la volonté ferme, l'intrépidité, le dévouement et surtout l'esprit étonnant qui s'y manifestent. Il faut tout lire pour bien comprendre Boufflers tel qu'il était alors, pour l'aimer et lui pardonner les petits péchés de son adolescence. — Dans une note du 8 février 1787, il parle de l'achat d'une petite négresse de deux ou trois ans, destinée à Mme la duchesse d'Orléans. « Elle est jolie non pas comme le jour, mais comme la nuit, dit-il ; ses yeux sont comme deux petites étoiles, et son maintien est si doux, si tranquille, que je me sens touché aux larmes en pensant que cette pauvre enfant m'a été vendue comme un petit agneau. Si tu la vois au Palais-Royal, ajoute-t-il en s'adressant à

Mme de Sabran, ne manque pas de lui parler son langage et de la baiser en pensant que je l'ai baisée aussi et que son visage est le point de réunion de nos lèvres. »

Si nous citons ce passage, c'est que, croyons-nous, il se rattache quelque peu à notre histoire littéraire. Cette petite négresse ne fut-elle pas Ourika, *et Boufflers ce Chevalier de B... dont il est question dans le joli chef-d'œuvre de Mme de Duras? Cette fin de lettre n'est-elle pas aussi exquise de grâce et de fraîcheur d'esprit : « Je vais me coucher et tâcher de m'endormir avec ton idée dans la tête, comme les petits enfants friands font quelquefois avec une dragée dans la bouche. » Donnons un aperçu délicieux de l'auteur du* Cœur, *revenu au sentiment : « Je suis un barbare, ma fille, je viens d'une chasse aux petits oiseaux ; j'ai tiré un grand coup de fusil, et du même coup j'ai tué deux charmantes tourterelles. Elles étaient sur le même arbre, se regardant, se parlant, se baisant, ne pensant qu'à l'amour et la mort est venue au milieu de leurs doux jeux. Elles sont tombées ensemble sans mouvement et sans vie, la tête penchée avec une certaine grâce triste et touchante, qui aurait presque fait penser qu'elles aimaient encore après leur mort. Tout en les plaignant, je les enviais ; elles n'ont point souffert ; leur existence n'a point fini par la douleur ; leur amour n'a point fini par le refroidissement ; leurs pauvres petites âmes voltigent peut-être encore et se caressent dans les airs ; elles n'ont plus de mort à craindre, mais peut-être craignent-elles d'être un jour condamnées à naître à des époques éloignées l'une de l'autre, et par conséquent à vivre l'une sans l'autre. Tout cela donne beaucoup à penser !... »*

Quel abîme entre notre Chevalier au sortir de Saint-Sulpice et ce Gouverneur grave, réfléchi, qui se douloie si mignardement à la vue de deux tourterelles mortes en s'aimant et se becquetant! C'est que l'orage a passé sur sa tête sans la lui faire courber; c'est que le filleul du Roi Stanislas a franchi cet âge où le cœur se brise ou se bronze; c'est qu'il a souffert, qu'il a lutté contre lui-même, qu'il a aimé et surtout qu'il aime encore avec cette nuance charmante d'un amour doublé d'estime et d'amitié.

A son retour du Sénégal, l'Académie française élut le Chevalier et Marquis de Boufflers à la place de M. de Montazet, Archevêque de Lyon. Nous ne discuterons pas ses droits plus ou moins légitimes à cette illustration littéraire, car à cette époque, comme à la nôtre, le nimbe du génie n'influençait en rien le jugement des Immortels, et le nouvel élu se trouvait porté au fauteuil par l'influence d'amis dévoués et remuants plutôt que par son désir personnel. On lui prête même ce joli quatrain improvisé, en réponse à Mme de Staël, qui, peu de temps avant sa nomination, s'étonnait de ne point le voir agréé de la docte société :

Je vois l'Académie où vous êtes présente.
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau :
Nous aurons à tous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre et moi comme zéro.

Sa réception eut lieu le 9 *décembre* 1788. *Son discours est original; il débute par un morceau sur les nègres et sur les rives du Sénégal, puis il transporte son auditoire*

au milieu des bergers d'Arcadie et dans la vallée de Tempé. Grimm, qui assistait à cette réception, rapporte que ce discours fut très applaudi. On y trouve, en effet, des passages sur le style qui sont remarquables. La clarté du style, selon Boufflers, est le premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit; semblable à la lumière du jour, qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours et surtout de l'ordre des idées. Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la sublime philosophie jusqu'à la pensée la plus légère, une marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences, qui, observée ou inconnue, produit la lumière ou l'obscurité. Rendre fidèlement son idée, c'est à la fois le but et l'art d'écrire; en imitant ainsi, on est original, et, dans ce genre, plus on est exact, moins on est servile.

En 1789, *le poète académicien, déjà grand bailli de Nancy, fut député par ses compatriotes aux états généraux. L'auteur d'*Aline *ne se fit guère remarquer dans ces nouvelles fonctions. La politique n'était aucunement son terrain; il prononça des discours plus nourris de bonnes intentions que de verve oratoire; il parla du clergé, du traitement des titulaires ecclésiastiques et des octogénaires, de la propriété des inventions et des découvertes*[1]*, etc. Toutes ses motions témoignent d'une grande*

1. Voici les principaux discours et travaux imprimés de

sagesse et d'une douce modération, rien de plus. Avec Malouet, Virieu et La Rochefoucauld-Liancourt, il fut l'un des fondateurs du Club des Impartiaux *en* 1790, *et l'on trouve dans le* Moniteur *la trace de ses travaux législatifs.*

Sur la fin de sa vie, de 1790 *à* 1815, *Boufflers est moins saisissable pour le biographe. Nous le voyons, avec Mme de Sabran, devenue sa femme, émigrer à la cour de Reinsberg, où il fut accueilli par le prince Henri de Prusse, dont il s'était montré à plusieurs reprises le panégyriste, et qui le fit nommer membre de l'Académie de Berlin, en lui faisant obtenir, par Frédéric-Guillaume, de vastes concessions en Pologne, dans le dessein d'y fonder une colonie d'émigrés.*

Vers 1800, *Bonaparte, voyant le nom du poète sur une liste des proscrits, biffa ce nom célèbre en s'écriant : « Qu'on le fasse revenir, il nous fera des chansons. » Et Boufflers revint; mais il ne revint pas chansonnier. Lorsqu'il remit les pieds sur le sol de la France, il était vieux, usé, cassé, découragé, sombre, obscur et ennuyeux.*

Boufflers, député de la Meurthe. — Discours prononcé par le Chevalier de Boufflers à l'Assemblée du district de Nancy. Nancy, 1788. — Opinion du même sur les affaires du Clergé dans la circonstance présente, 1790. — Discours de M. de Boufflers, député du département de la Meurthe, sur le traitement des titulaires ecclésiastiques, 1790. — Discours du même pour la conservation de l'ancien traitement des octogénaires, 1790. — Rapport par le même sur la propriété des auteurs de nouvelles découvertes et inventions en tout genre d'industrie, 1791.

En 1804, *il fut admis à l'Institut dans la classe de littérature*[1], *et il composa à cette époque quelques-unes des poésies que nous donnons plus loin, ainsi que des fragments littéraires et une indigeste élucubration métaphysique,* le Libre Arbitre (1808), *qui obtint un succès d'estime. Il ne signait plus alors le Chevalier de Boufflers, mais modestement:* Stanislas Boufflers[2], membre de l'Institut. — *Ce dernier titre semblait devoir être son éteignoir.*

On a reproché à Boufflers d'avoir honoré de ses suffrages poétiques le pouvoir de Napoléon. Il adressa en effet des vers au prince Jérôme, mais la reconnaissance parlait seule en lui. En 1813, *lorsqu'il vit mettre à Vincennes, sur l'ordre de l'Empereur, le jeune comte de Sabran, qu'il regardait comme son fils, il éprouva une telle secousse qu'il ne put depuis se dominer. Vif et brillant encore par instants, il alla cacher ses désillusions, sa tristesse et sa philosophie dans la solitude; il devint gentilhomme campagnard et fermier, vécut au milieu des blés, qu'il nommait spirituellement* ses dernières poésies, *tandis que le bon Ducis, ce Janin avant*

1. Dans un article sur Rœderer (août 1853), Sainte-Beuve raconte que ce savant proposa au choix du premier consul, sur une liste d'inspecteurs des études, le Chevalier de Boufflers, et qu'il lui fut répondu: « Comment voulez-vous donner pour inspecteur aux lycées l'auteur de poésies si libres et si connues? Les élèves, en entendant son nom, demanderont : Est-ce le Chevalier de Boufflers qui a fait... etc.? » Et il indiquait une pièce plus que légère.

2. Lorsque le régime des Bourbons fut restauré, Boufflers reprit son titre de Marquis.

la lettre, lui adressait ses vœux, en le peignant ainsi :

Ami sûr, philosophe, et poète, et fermier,
Mari tendre et fidèle, et Boufflers tout entier.

Le 18 *janvier* 1815, *Boufflers qui avait succédé depuis six mois à son compatriote Palissot, dans les calmes fonctions de conservateur adjoint à la Bibliothèque Mazarine, Boufflers achevait sa longue vie, vaincu par l'âge, la tristesse et de douloureuses infirmités. Il ne laissait qu'un fils, triste rejeton d'un pareil père, un fils à moitié fou ou tout au moins monomane, dont la génération de* 1830 *a dû connaître suffisamment le visage et les allures pour que nous n'insistions pas davantage à son sujet.*

Sur son désir, le poète du Cœur *fut inhumé auprès du poète Delille, son ami. Sur sa tombe on grava son dernier joli mot :* Mes amis, croyez que je dors, *en dehors de cette épitaphe faite par lui-même :*

Ci-gît un Chevalier qui sans cesse courut,
Qui, sur les grands chemins, naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

1. Voici l'acte qui fut inscrit au registre de la première mairie de Paris : « Du 19 janvier 1815, à midi. Acte de décès de M. Stanislas-Jean, marquis de Boufflers, ancien maréchal des camps et armées du roi, *chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de la Légion d'honneur*, membre de l'Académie française, décédé hier, en son hôtel, rue du Faubourg-Saint-Honoré, nº 144, à quatre heures du matin, âgé de soixante-dix-sept ans, marié à dame Françoise-Éléonore de Manville, etc. Signé : Elzéar de Sabran, Bertscher. »

III

*Nous venons, dans cette Biographie de Boufflers, de rééditer en partie l'étude que nous avions publiée sur le chevalier, conteur d'*Aline *et du* Derviche, *apportant quelques variantes ou notes nouvelles à cette étude très complète sur laquelle nous n'avions heureusement pas à revenir. Boufflers, poète, est plus ingénieux encore et plus personnel que le Boufflers des Contes ; ce fut le trouvère typique du* XVIIIe *siècle, entraînant sa muse dans tous les casse-cou de sa vie aventureuse, rimant à travers monts et vallées et égrenant les gentillesses de sa galanterie poétique dans tous les petits sentiers coquets et ombreux, où les mythologies polissonnes semblaient réfugiées. — La Bibliographie de ses pièces fugitives serait impossible à établir de main sûre, tant fut grande sa prodigalité de poète, improvisateur de bouquets à Chloris, de bagatelles d'albums et de chansons aimables. Soit à Paris, à la Cour, soit dans ses voyages en France et à l'étranger, soit en exil, soit même encore dans les salons glacials de la Restauration, où il râla ses dernières strophes, le chevalier-marquis ne put se désapprendre de rimer* [1]. *— Ses pièces aisées, frivoles, délicates comme*

1. Pendant l'émigration, Boufflers vécut longtemps en Allemagne et fut reçu dans les meilleures familles. M. le comte Radolinski a bien voulu nous communiquer l'impromptu

un rire de Sylphe, inondent tous les recueils de 1761 *à* 1814, *bien qu'aux années du premier Empire son souffle ne fût pas assez fort pour faire sonner le clairon d'airain des grands poèmes et des épopées. Sa muse n'eut jamais que les chevrottements exquis de l'épinette ou les sons aigrelets de la cythare; sa verve railleuse et ses « cascadettes » lyriques ne pouvaient résonner que dans les bosquets de Paphos; aussi fut-il anéanti quand les fortes voix de Baour-Lormian, de d'Avrigny, de Rouget de l'Isle, de Lebrun et d'Esmenard se firent entendre dans les solennités impériales. — La poésie officielle, les dithyrambes, les cantates, les épithalames, les chants nationaux et patriotiques n'étaient point le fait de ce lutin honoraire, qui ne semblait être venu au monde que pour gracieuser des fines fanfreluches sentimentales.*

Cependant partout, dans les feuilles consacrées et périodiques, on retrouve ce poète errant. Dans les Almanachs des Muses, *les* Étrennes aux Dames, *le* Chansonnier des Grâces, *les* Flèches d'Apollon, *il apparaît, porteur de mignonnes bleuettes éphémères, qui ont conservé comme un vague parfum de fleurs séchées. C'est dans ces herbiers poétiques qu'il nous faudrait pourchasser le malicieux chantre du* Cœur, *si nous avions la prétention ou le désir de dresser le très long catalogue de son œuvre légère.*

suivant, qui est inédit, et fut écrit par le poète pour la comtesse Marie Radolinska, occupée d'un ouvrage de tapisserie :

Tout ce que votre main façonne
Semble sortir des mains du Goût ;
Vous prêtez vos charmes à tout,
Et on ne les voit à personne.

Là n'est point notre but et nous ne saurions donner une plus complète bibliographie que celle qui figure en tête des Contes *du chevalier. — Laclos, dans la* Galerie des États Généraux, *a laissé de Boufflers, sous le nom de* Fulber, *le très curieux et très sincère portrait que voici :*

« Fulber *eût été le plus heureux des hommes s'il avait pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Écrits voluptueux, couplets amusants, vers agréables, cette foule de rieurs qui font le succès d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talents donnent une espèce de célébrité ; mais, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rougit des succès dus à de si petites causes.* Fulber *en est à ces tristes expériences ; il a voulu faire succéder la vérité aux contes, la pensée au coloris, la méditation à la poésie. Quel a été son étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles !*

« Fulber *abonde dans ce qu'on appelle esprit, et il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux, il veut être gai ; frivole, il veut être grave ; bon, il veut être caustique ; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès et paraît les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil, qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Il est né quatre-vingts ans trop tard. Du temps des Fontenelle, des La Mothe, des Gresset, il eût brillé sur le parnasse français ; à l'époque où nous nous trouvons, qu'est-ce que l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'Académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit des soupers ? — Nous évitons, à un certain âge, le*

ridicule des couleurs tendres, de la danse et autres amusements.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur. »

L'auteur des Liaisons dangereuses *a peut-être poussé notre chevalier trop au noir. Le délicieux Prince de Ligne, qui montrait une austérité moins spartiate en s'écriant : « J'aime mieux une chanson d'Anacréon que l'*Iliade *et le chevalier de Boufflers que le* Dictionnaire encyclopédique », *se montre plus indulgent dans le délicat pastel littéraire qu'il laissa du gentil poète*[1].

« M. de Boufflers, dit-il, a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et, de tous ces états, il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier. M. de Boufflers a beaucoup pensé, mais, par malheur, c'était toujours en courant; son mouvement est ce qui nous a le plus volé de son esprit. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins avec son argent. Peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer, quand le feu de la jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fît tout de lui-même et maîtrisât son maître; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, et l'âge seul pouvait lui donner la sagesse d'un fanal. Une sagacité sans bornes, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser des idées par le contraste des mots, voilà les

1. *Œuvres du prince de Ligne*. Bruxelles et Paris, 1860, in-12, t. III, p. 300. Boufflers fut très lié avec cet écrivain d'un esprit français de pure race. On trouvera dans ses poésies trois stances dédiées au Prince de Ligne.

qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout, mais il a pris la fleur des diverses connaissances et surprendra, par sa profondeur, tous ceux qui le savent léger, et, par sa légèreté, tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure ; il ne saurait supporter l'idée d'un être méchant et donnerait jusqu'à son plus strict nécessaire pour s'en délivrer ; il se priverait de pain pour nourrir même un ennemi : ce pauvre méchant ! dirait-il.

« *Il a de l'enfance dans le rire et de la gaucherie dans le maintien ; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait ; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire, quelque chose de bon dans la physionomie ; du gai, du naïf dans sa grâce ; une pesanteur apparente dans la tournure et du mal tenu dans toute sa personne. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine ; on dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus ; il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire. Il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop, peut-être, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore, mais leur excès les rend suspectes. Il est impossible d'être meilleur ni plus spirituel ; mais, chez lui, ces deux qualités ont peu de communications entre elles, et, si son esprit n'a pas toujours de la bonté, quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit.* »

Nous quitterons ici Boufflers « sur la bonne bouche », ne pouvant rien ajouter aux charmes vivants de ce portrait. Nous avons présenté le chevalier, conté minutieusement sa vie, nous gardant bien d'écrire une étude analytique sur le poète. Un homme d'esprit, frappé de l'inanité des dissertations littéraires, s'écriait un jour : « Le lecteur éclairé, le lecteur faisant partie du public payant est encore plus sage que le plus sage critique. » C'est assez notre avis. — Boufflers plaidera donc spirituellement la cause de sa muse par ses propres vers, nous n'y aiderons d'aucuns commentaires inutiles. La sympathie qu'il nous inspire saura évidemment se généraliser parmi les nombreux érudits qui viendront écouter ici les échos de sa lyre. — Ainsi se terminera, par ce douzième volume, cette collection des Petits poètes du XVIIIe siècle, *qui fut accueillie avec une rare bienveillance et que nous sommes heureux d'avoir menée à bonne fin.*

OCTAVE UZANNE.

Paris, 31 janvier 1886.

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

DE BOUFFLERS



POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

VERS

SUR LA PAIX DOMESTIQUE

Un toit de jonc suffit à la Divinité;
Son haleine attiédit l'air que l'on y respire,
Et des plus durs frimas émousse l'âpreté;
Les esprits qu'elle éclaire et les cœurs qu'elle inspire,
Aussi d'accord entre eux que les tons d'une lyre,
Conservent l'harmonie en leur diversité;
Riche de tous les biens que le sage désire,
Prêtant un charme à tout, même à la pauvreté,
Du secret d'être heureux seule elle sait instruire.
Mortels, qui n'êtes point contents sous son empire,
Renoncez pour jamais à la félicité.

VERS FAITS EN POLOGNE

A MADAME LA PRINCESSE DE RADZIWILL

Sur un charmant jardin anglais
qu'elle appeloit l'Arcadie

Séjour chéri d'Hélène, où son riant génie
De la Divinité remplit si bien l'emploi,
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,
Où la nature à l'art par le goût est unie;
Où, si j'en puis juger par moi,
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,
Et la sent au dedans de soi.

Quand les beaux yeux d'Hélène échauffent cette terre,
La rose a plus d'éclat, l'oiseau de plus doux chants;
Tout rit, tout s'embellit, tout apprend d'elle à plaire;
Moi-même j'y retrouve à la fois deux printemps,
Celui de la nature et celui de mes ans.

Que le temps destructeur porte ailleurs ses ravages;
L'on ne craint rien ici de l'arrière-saison,
Et sur les pas d'Hélène on foule, en ces bocages,
Les plantes qui jadis rajeunirent Éson.

Ainsi vous faites luire, ô nymphe d'Arcadie!
Un rayon de bonheur sur le soir de ma vie;
Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,
Mon âme rajeunie en doux pensers abonde;
Chez vous l'esprit se sent libre comme les airs,
Chez vous le cœur se sent aussi pur que votre onde;
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verts,
Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.



QUESTION

PROPOSÉE DANS UN JEU DE SOCIÉTÉ

Lequel rend plus heureux, de l'esprit ou du cœur ?

Ne demandez-vous pas qui deux au bonheur
Mène plus sûrement, de l'esprit ou du cœur ?
En qualité de bon apôtre,
Je réponds : ni l'un ni l'autre.
Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure, avec soin,
Pour nous faire tomber, sous nos pas le temps fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin ;
Car l'esprit mèneroit trop loin,
Et le cœur mèneroit à gauche.

A UNE JEUNE FEMME

Qui me menaçoit de me rendre heureux

O CIEL ! je suis perdu ! Quoi ! déjà des faveurs !
Quand j'ai promis d'être fidèle,
Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs,
Je m'étois attendu que vous seriez cruelle,
Je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs :
Ah ! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine ;
Laissez à mon amour le charme des désirs ;
Pour le faire durer, faites durer sa peine :
Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs.

LOGOGRIPHE

Quoique muet, je parle, et qui me voit m'entend;
Je trompe quelquefois, mais je trompe gaîment :
Aux amants je sers d'interprète,
Je suis une monnoie assez en cours chez eux;
La prude en est avare, au lieu que la coquette
En fait des charités à plus d'un malheureux.
Ce fut peut-être à moi que Vénus dut la pomme :
Mais, lecteurs, en détail si tu veux me saisir,
Ma première partie est une foible somme,
Et ma seconde un grand plaisir.

ÉPITAPHE

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE

Mortels, sous cet abri, je ne suis plus des vôtres;
Fortune, espoir, amour, vous en tromperez d'autres.

EPIGRAMME

Désirez-vous savoir comment
Je parviens à forcer mes censeurs au silence ?
Je les endors profondément;
C'est un moyen bien doux, je pense :
Tel qui s'apprêtoit à siffler
Est bientôt réduit à ronfler.

QUESTION

Proposée et résolue dans un jeu de société

DEMANDE. — Que préféreriez-vous, d'un bonheur paisible et constant, ou d'une suite de plaisirs ?

RÉPONSE. — Quand j'étois jeune, je me serois bien gardé de demander le bonheur, je ne lui trouvois pas assez de physionomie ; mais à présent je me garderois bien de m'attacher au plaisir, je lui trouve la physionomie un peu fausse.

On passe par différents goûts
En passant par différents âges ;
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

VERS

Présentés par un petit enfant de quatre ans
au prince Henri de Prusse, le jour de sa naissance,
à propos de ce qu'il disoit ne pas aimer les enfants

Vous voyez nos papas avec des yeux de père,
Pour les petits enfants serez-vous plus sévère,
Grand prince, et n'ont-ils pas des droits à votre amour?
Mais, bien qu'à mes pareils votre air froid en impose,
Foible enfant, je choisis, pour défendre leur cause,
Le jour où vous n'étiez qu'un foible enfant d'un jour.
Médire des enfants, n'est-ce point un blasphème,
Et ne seriez-vous pas contre votre système
L'argument le plus triomphant ?
Car enfin jugez-vous vous-même,
Et voyez ce que peut devenir un enfant.
Si vous nous dédaignez tout petits que nous sommes,
Que n'en faites-vous donc autant pour tous les hommes ?

Car, si j'en crois papa, tous les hommes, oui, tous,
De tout rang et de tout âge,
Et le plus fin et le plus sage,
Sont des enfants auprès de vous.



VERS

POUR M. DE MOULINES

De l'Académie de Berlin

En vous voyant de suite, à la longue on s'éclaire
Sur les plus sûrs moyens de plaire;
C'est la forme et le fond sagement ménagés :
Broderie élégante avec solide étoffe;
En vous le gai François, le brave philosophe,
L'un par l'autre sont corrigés.

ÉPIGRAMME

TRADUITE DE MARTIAL

Ami, quel noir chagrin semble absorber ton âme ?
— Ai-je tort ? je reviens du convoi de ma femme.
— Quoi ! le Ciel a permis que la mort l'enlevât !
Quoi ? tu ne verras plus cette femme charmante
Qui te laisse en mourant dix mille écus de rente !
Ah ! tu méritois peu que cela t'arrivât.

INSCRIPTION

Sur un cénotaphe
élevé par une princesse d'Allemagne à un de ses fils,
mort à la première fleur de son âge

Jeune et touchant objet d'un deuil trop légitime,
Le Ciel de tous ses dons se plut à te combler;
Il sembloit se presser d'orner une victime
Que la mort à nos yeux se pressa d'immoler.
Nous t'avons vu briller un moment sur la terre :
Espoir de ton pays, orgueil de tes parents;
Ta force et ta raison, mûres avant le temps,
Promettoient un héros... Promesse mensongère!
Jeunesse, ardeur, talents, beauté,
De tant de biens qu'est-il resté?...
Une cendre insensible et les pleurs d'une mère.
Cette mère aujourd'hui porte envie à ton sort;
Les maux qu'elle a soufferts, tu ne pus les connoître :
C'est mourir doublement, c'est vivre dans la mort,
Que de survivre à ceux en qui l'on crut renaître.

INSCRIPTION

Au-dessus d'un buste de M. Malacoki, ancien maréchal de la diète de Pologne

A ce vrai citoyen sachez vous conformer,
Et retenez de lui, nation généreuse,
Que moins une mère est heureuse,
Plus ses enfants doivent l'aimer.

POUR M. DE NIVERNOIS

En lui donnant des moutons pour les parquer dans une pièce de terre de son parc

Petits moutons, votre fortune est faite :
Pour vous ce pré vaut le sacré vallon :
N'enviez pas l'heureux troupeau d'Admète,
Car vous paissez sous les yeux d'Apollon.

VERS

A UNE DAME NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ

On vous ébauchoit en automme,
On vous finit pendant l'été :
Vous pourriez ressembler à Cérés, à Pomone;
Mais, à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
Tout l'univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir;
Et depuis, la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.

A MADAME ***

A qui l'on donnoit des bouquets

Parmi tous ces tributs flatteurs
Verrai-je ma fleur accueillie
De celle qui répand des fleurs
Sur chacun des jours de ma vie ?

MADRIGAL

Le premier jour que je la vis,
J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus que belle.
J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon âme en seroit enflammée;
Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois,
Je ne l'aurois jamais aimée.

VERS A MADAME D***

En lui envoyant le conte d'Aline

O vous, que nous adorons tous,
Sans vous avoir appris combien vous êtes belle;
Qui pouvez dans vos fers voir maint amant fidèle,
Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux;
Sous prétexte d'être parfaite
Vous n'êtes pas sensible, et pas même coquette!
Vous avez toute la candeur
D'Aline sortant du village;
D'Aline, reléguée en un désert sauvage,
Votre esprit a la profondeur.
Je serois peu surpris que le sceptre du monde
A vos attraits un jour en tribut fût donné;
Mais je serois bien étonné
Que vous fussiez jamais la reine de Golconde.

IMPROMPTU

Donné au prince Henri pendant l'opéra,
par un enfant à qui ce prince venoit de demander
s'il étoit né d'un œuf, comme Castor et Pollux

MA naissance n'a rien de neuf;
J'ai suivi la commune règle.
C'est vous qui vîntes dans un œuf,
Car vous êtes un aigle.

MORALITÉ

CONTRE les coups du sort te faut-il une égide ?
Veux-tu voir dans tes maux ton courage affermi?
Ouvre ton cœur à ton ami,
Ferme les yeux pour qu'il te guide.

ENVOI

AU ROI DE DANEMARK

Alors à Paris

AINSI, loin des grandeurs et de la volupté,
Le bonheur m'attendoit au bout de ma carrière :
Et l'amitié d'Aline, en sa caducité,
Fit plus que notre amour et plus que sa beauté
Dans mon printemps n'avoient pu faire.
O prince ! qui, du trône où le Ciel vous a mis,
D'un regard fraternel voyez l'espèce humaine,
Votre cœur est bien fait pour la plus douce chaîne,
Et malgré votre rang vous aurez des amis.
Vous ferez des heureux, vous le serez vous-même.
Les peuples que le sort a soumis à vos lois
Du sort à chaque instant confirmeront le choix :
On élit tous les jours un maître que l'on aime.

VERS A MADAME DE LA F***

Récités le jour de son mariage,
par une de ses sœurs déguisée en fée, au milieu
d'une illumination et d'un feu d'artifice

Au milieu de ces feux, que vos yeux étonnés
Reconnoissent la fée à qui vous êtes chère;
Pour veiller de plus près sur vos jours fortunés,
J'ai pris les traits chéris de la plus tendre mère;
Et, pour premier bienfait, je vous les ai donnés.
Tout ce que chez vous on admire,
Esprit, talents, grâces, raison,
Sont-ils venus d'eux-même ? oseriez-vous le dire ?
Ne les eûtes-vous pas bien avant leur saison ?
Pour vous combler de biens j'épuisai mon empire,
Et je joignis aux dons que je versai sur vous
Un don qui les surpasse et les renferme tous :
Celui d'être toujours telle qu'on vous désire.
Mais, hélas ! je sais dès longtemps
Qu'à suivre d'autres lois vous êtes réservée,

Et qu'une fille de vingt ans
N'est pas du ressort d'une fée.
A l'Amour, à l'Hymen je vous cède en pleurant.
Que pour votre bonheur l'un à l'autre se lie;
Car l'amour sans l'hymen seroit une folie,
Et l'hymen sans l'amour deviendroit un tourment.



VERS

AU NOM DE LA MARÉCHALE DE MIREPOIX

Qui envoyoit de ses cheveux blancs
au duc de Nivernois

Les voilà, ces cheveux depuis longtemps blanchis:
D'une longue union qu'ils soient pour nous le gage.
Je ne m'afflige point sur les pertes de l'âge,
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.
L'amitié, fruit du goût, de l'estime et du temps,
Mûrit encor dans l'hiver de nos ans;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire :
Et l'on joint, sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

RÉPONSE

DU DUC DE NIVERNOIS

Quoi ! vous parlez de cheveux blancs !
Laissons, laissons courir le Temps.
Que vous importe son ravage ?
Les Amours sont toujours enfants,
Et les Grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avois que dix-huit ans,
Je pourrois aimer plus longtemps,
Mais non pas aimer davantage.

LE CŒUR

Le cœur est tout, disent les femmes;
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne;
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons;
Car que deviendroient les familles

Si les cœurs des jeunes garçons
Étoient faits comme ceux des filles ?
Avec variété le monde les moula,
Afin que la nature en trouvât à sa guise :
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *sanctus,* celui qui crie *allah!*
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes;
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous ?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre;
C'est un merveilleux instrument :
J'en jouois bien dans ma jeunesse;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous, qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps, il s'use,
Et chacune et chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisois du Dieu de la terre et du ciel.
En amour j'étois tout physique;
C'est bien un point essentiel,

Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer :
Si de ces mille ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédoit une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.



MADRIGAL

A MADAME DE C***

QUELQUE plaisir qu'on sente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente
Sans se laisser tenter.
Auprès de vous, ma tante,
Il faudroit emprunter
Votre âme indifférente
Pour vous bien résister,
Ou votre voix touchante
Pour se faire écouter.



SUR UN BEL ESPRIT

Peste ! quel orateur ! peste ! quel beau génie !
Tous les sujets divers, comme il vous les manie !
Il vous entretiendroit, ce grand Mirobolan,
Depuis le premier jour jusqu'au dernier de l'an ;
De tout ce qu'il a dit je sens que je suis ivre.
Jusqu'à présent, personne à tel point ne m'a plu.
Vous-même, convenez qu'il parle comme un livre.
— Oui, comme un livre qu'on a lu.

VERS A UNE DAME

Tu disois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur :
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur.
Tu me peignois la tendresse :
Hélas ! c'est moi qui la sens ;
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes serments.

VERS A MADAME D***

En lui envoyant un exemplaire d'une nouvelle édition des Fables de La Fontaine

Voici le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers;
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venoit enseigner la sagesse,
Il faudroit bien que la déesse
A son profond savoir joignît quelques appas;
Le genre humain est sourd quand on ne lui plaît pas.
Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
La charmante Minerve a pris vos traits charmants.
En vous voyant je le soupçonne,
J'en suis sûr quand je vous entends.

VERS A MADAME DE ***

QUAND on veut être sage, on ne peut sans effroi
Ni vous voir un moment, ni souvent vous entendre.
A quel titre aujourd'hui suivrai-je votre loi ?
L'amour est trop jeune pour moi,
L'amitié n'est pas assez tendre.
Du frère et de la sœur, l'un à l'autre enchaînés,
Lise, acceptez le doux hommage,
Souriez à la sœur, au frère pardonnez,
Et j'abjure à vos pieds le projet d'être sage.

VERS

SUR LE SINGE DU FEU ROI DE POLOGNE

CES climats ne l'ont point vu naître,
Et par un coup du sort il tomba dans vos mains ;
Mais, par son amour pour son maître,
Jacot est devenu le singe des Lorrains.

MADRIGAL

Le tendre amour se blesse
De serments indiscrets ;
Ne l'enchaînons jamais,
Pour le garder sans cesse.
Avec nos feux,
Avec nos vœux,
Qu'il finisse ou qu'il dure ;
Qu'il renaisse à chaque moment ;
Mais qu'il renaisse librement ;
Car, dès qu'on songe à son serment,
On est déjà parjure.

QUATRAIN

POUR LE PORTRAIT DE M. L'ABBÉ ***

Austère comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

A MADAME DE STAËL

Qui demandoit à l'auteur
pourquoi il n'avoit pas été reçu de l'Académie

Je vois l'Académie où vous êtes présente;
Si vous me recevez, mon sort est assez beau :
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour *quarante;*
Vous comme quatre, et moi comme *zéro.*

VERS A M. LE PRINCE DE B***

Pour l'inviter à venir dans une campagne
que sa sœur avoit meublée pour le recevoir

PRINCE, venez ici passer des jours sereins;
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus;
Des goûts plus innocents, un bonheur plus tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites
Valent vos dames, vos seigneurs:
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

VERS A MADAME DE ***

La sagesse est sublime; on le dit; mais, hélas!
Tous ses adorateurs souvent ne l'aiment guère;
Et sans vous je ne saurois pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à mes yeux elle eût tous vos appas.
Devant vous toujours en alarmes,
L'Amour se cache et rend les armes.
Il eût vaincu pour vous, par vous il est vaincu;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux. Et qu'elle y paroît belle!
Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend;
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle;
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment.
Enfin elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

VERS DE MADAME DE M***

A MADAME DE R....

En lui envoyant son portrait fait dans sa jeunesse

Ces traits furent les miens quand, presqu'en votre enfance,
A vous chérir toujours mon cœur s'est engagé;
En vous les rappelant, jugez de ma constance :
Mes traits ont disparu, mon cœur n'est point changé.
Que dis-je? il change aussi, mais dans un sens contraire;
Car, au lieu de s'éteindre, il se sent animer.
Sur quelque nouveau charme à toute heure il s'éclaire,
Et toujours votre amie apprend à vous aimer.

ÉPITAPHE DE M. DE BOUFFLERS

FAITE PAR LUI-MÊME

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut;
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver, ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

A MONSIEUR A***

Plus on est gai, plus vous êtes sévère;
On vous déplaît quand on veut plaire.
Vous éteignez tout notre feu;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu,
Vous le trouvez insupportable;
Prince, en empêchant d'être aimable,
Que ne l'êtes-vous donc un peu!

A BRILLANT

*Chatte de madame de ****

Jusques aux deux bouts de la terre,
Brillant, vos attraits sont connus;
D'Amourette vous êtes mère,
Des chats vous êtes la Vénus.
De votre grâce enchanteresse
Tout est charmé, tout parle ici :
Luxembourg est votre maîtresse :
Que n'est-elle la mienne aussi !

AU PRINCE DE LIGNE

Mon prince est à la fois Turenne et Timaret.
Favori de Palès et de la Renommée,
Il a tous les talents : je crois qu'il mèneroit
Un troupeau de mouton aussi bien qu'une armée.

Aux bergers, aux soldats il donne des leçons;
Il aime également la guerre et la nature;
Et, pour mieux varier les genres de verdure,
Il cueille des lauriers et sème des gazons.

Dans ces bosquets riants un jour je m'égarois,
Étonné de leur maître et de son art suprême :
C'est le dieu des jardins ! disois-je hors de moi-même.
Oui, me dit sa maîtresse, à quelque chose près.

AU MÊME

EN RÉPONSE A DES VERS

Je vous ai lu, beau prince, et je suis enchanté;
Je ferois après vous des efforts inutiles :
Pour répondre à vos vers faciles,
Il faut votre facilité.
Trop bonnes pour les uns, pour d'autres trop sévères,
Les Muses ne m'ont point gâté;
Elles me vendent cher des vers trop ordinaires,
Tandis que de bons vers ne vous ont rien coûté.
Aussi, dans mon dépit, je vais pendre ma lyre
A la place d'un sabre, au fond d'un cabinet;
Et cette plume, au lieu d'écrire,
Sera mise sur mon bonnet [1].

1. Il étoit alors colonel de hussards.

IMPROMPTU

A M. LE VICOMTE DE SÉGUR

Qui venoit de lire chez madame de Sabran
*un poème intitulé l'*Art de plaire

DANS ces traits où la grâce à la ruse s'allie
Qui ne reconnoîtroit un amant de Julie?
En vers, comme en amour, je plains tous ses rivaux :
Il a parlé de l'art de plaire
Aussi bien que Sabran parleroit de tableaux,
Ou comme Henri lui-même a parlé de la guerre.

A UNE DAME

Qui lui avoit demandé tous les cachets des lettres
qu'il recevoit, pour en faire des bâtons de cire à cacheter

CHACUN est épris de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit :
Moi-même je vous rends les armes...
De tous les gens qui m'ont écrit.

BOUQUET A UNE DAME

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

Votre patronne, au lieu de répandre des larmes
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus.
Elle obtint le ciel; et vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours :
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

VERS

POUR LE BUSTE DU PRINCE HENRI

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

REPONSE A M. DE CHOISEUL

Qui avoit réprimandé l'auteur,
au nom des dames lorraines, de n'avoir jamais aimé

Je le connois trop bien, ce dangereux amour;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage;
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour,
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage.

J'ai goûté ses douceurs et j'ai senti ses coups;
Je sais qu'il se nourrit de plaisirs et de larmes.
Vous ne connoissez que ses charmes;
Ah! je le connois mieux que vous.

Las des mépris, des inconstances
Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances,
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtoient moins.

J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent et non pas des soupirs;
Elles ont essayé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.

A l'amant qui leur plaît, ces belles,
Pour n'en point violer, ne font pas de serments :
Que de femmes, hélas! devroient faire comme elles,
Pour ne point tromper leurs amants!

Voilà les vingt beautés que j'ai si bien trahies,
Et qui me l'ont si bien rendu;
Voilà les Iris, les Sylvies,
Au nom de qui, Choiseul, vous m'avez répondu.

Soyez leur chevalier; elles doivent vous rendre
Bien des faveurs pour ce bienfait;
Mais elles trouveront que vous auriez mieux fait
De les bien attaquer que de mal les défendre.

INSCRIPTION

D'UN MONUMENT ÉLEVÉ EN BRANDEBOURG

A l'honneur de M. de Malesherbes

Il reposoit tranquille au milieu de l'orage,
Distrait de ses malheurs par ceux de son pays :
Tout à coup il se lève, et son pieux courage
Ose encor présenter une égide à Louis.
Ce n'est plus pour son roi qu'il signale son zèle,
Mais il connut le cœur de ce roi malheureux ;
C'est l'homme qu'il défend, et de sujet fidèle
Il devient ami généreux.

EPIGRAMME

La Roche et Mons'Rouhé, liés d'amitié tendre,
D'un peu de haine un jour ne purent se défendre ;
Chacun d'eux dit alors que l'autre étoit un gueux.
Voyez, nous disions-nous, comme ils se calomnient !
Point du tout, les voilà qui se réconcilient,
Afin de nous prouver qu'ils disoient vrai tous deux.

IMPROMPTU

A MADAME DE L***

Qui demandoit deux vers à l'auteur

DEUX vers sont trop pour dire que l'on aime,
Un mot peut le dire de même :
Mais cent chiffres jamais ne peuvent exprimer
Le nombre des raisons qu'on a pour vous aimer.

SUR M. DE LA PLACE

Traducteur du théâtre anglois

ALLEZ voir la fleur des Picards;
Allez voir la fleur des vieillards :
Vous verrez que le temps n'apporte aucun dommage
A la grâce naïve, à la franche gaîté;
Et qu'il fait à lui seul plus d'honneur à son âge
Que tous ces vieux barbons dont le nom est cité
Au livre *De Senectute*.

A UNE TRÈS BELLE DAME

Dont les yeux étoient différents l'un de l'autr

Du monde vous seriez la huitième merveille ;
Sur ses doigts Briarée eût compté vos appas,
Et trouvé que ses doigts ne lui suffisoient pas.
Vous n'avez point votre pareille,
Et chacun de vos yeux si doux
N'a pas plus son pareil que vous.

AMOUR ET JALOUSIE

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour ;
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

VERS

AU BAS D'UN GROUPE

Où le Temps est représenté serrant les nœuds de l'Amitié

O DIVINE Amitié ! ce temps qui nous outrage,
Loin de briser tes nœuds, les serre chaque jour ;
Veux-tu donc toute seule avoir cet avantage ?
Et ne diras-tu point ton secret à l'Amour ?

VERS POUR MADAME DE ***

SUR l'amitié, sans toi, peut-être
Mon cœur en auroit plus appris ;
En t'aimant j'ai cru la connoître,
En t'aimant mieux, j'ai vu que je m'étois mépris.

INSCRIPTIONS DIVERSES

DANS UN TEMPLE A L'AMITIÉ[1]

Aux lois du changement elle seule résiste ;
Soumise à nos destins, sans varier comme eux,
Si nous souffrons, elle s'attriste,
Et jouit avec nous si nous sommes heureux.

Du temps qui nous éteint son feu brave l'outrage ;
Ses yeux, plus indulgents que les yeux des amours,
Pardonnent à des traits défigurés par l'âge,
Et sa main nous soutient au déclin de nos jours.

---

1. Les deux vers précédés d'une étoile ne sont pas de l'auteur.

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie ?
C'est que l'Amour est fils de la Folie,
Et l'Amitié fille de la Raison.

Quel appui trouvons-nous au sortir du berceau ?
Qui sait nous consoler sur le bord du tombeau ?
C'est toi, douce Amitié, délice de tout âge,
Volupté de notre âme et passion du sage !
Amitié ! te faut-il des temples ici-bas ?
Et pourquoi tous les cœurs ne t'en servent-ils pas ?

* Bonheur de chaque état, volupté de tout âge,
Tu doubles nos plaisirs et tu charmes nos maux ;
On te doit l'intérêt dans le sein du repos,
Et ton temple est voisin de l'humble toit du sage.

Réfléchissons, et nous conviendrons tous
Que notre cœur ne fut point fait pour nous.

O toi, d'un cœur sensible espoir ou récompense,
Bonheur de tous nos jours, soutien de tous nos pas,
Sainte Amitié ! ne souffre pas
Que des ingrats nuisent à ta puissance.

En vain pour la matière un esprit fort réclame,
L'Amitié nous apprend que nous avons une âme.

* Au bonheur l'Amitié sait joindre le repos;
Sa main de nos vieux ans pare encor les ruines :
Des roses de l'amour arrachant les épines,
Elle épure ses biens et répare nos maux.

Les dieux, voulant nous rendre tous heureux,
Ont envoyé l'Amitié sur la terre;
Les Passions lui prêtèrent leurs feux,
Et la Raison lui prêta sa lumière.

Pour avoir ici-bas le calme au lieu du trouble,
Pour voir nos biens portés au double,
Et nos maux réduits à moitié,
Au lieu de la Fortune adorons l'Amitié.

VERS

AU PRINCE JÉROME BONAPARTE

Revenant d'une croisière

SUR le front couronné de ce jeune vainqueur
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre ;
Je l'avois vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

A M. LE DUC DE CHOISEUL

Premier marguillier d'honneur de sa paroisse,
sous le nom de son curé

Toi, que je n'ose encore inviter à confesse,
Et que pourtant dans quatre mois
Je dois attendre à ma grand'messe,
Choiseul, de ton curé daigne écouter la voix,
Et reçois les vœux qu'il t'adresse.
Quoique tu sois grand *ouvrier*,
Puissé-je ne te voir que rarement à l'*œuvre!*
De Laverdy le sage devancier,
Dont l'écu porte une couleuvre,
Et qui fut, comme toi, grand homme et marguillier,
Ce Colbert qu'aujourd'hui le peuple canonise,
Et qu'autrefois il osa déchirer,
Fit peu d'ordure en mon église
Avant de s'y faire enterrer.
Je sais fort bien que tes confrères
De Saint-Eustache et de la cour
Aimeroient mieux qu'ici tu fisses ton séjour :

Je sais que maint dévot offre au ciel ses prières
Pour ton salut, qui ne t'occupe guères.
Ton vieux curé consent à ne te voir jamais;
Et, s'il forme quelques souhaits,
C'est que tu restes à Versailles,
Où par toi le Dieu des batailles
Serve longtemps le Dieu de paix,
Amen, ainsi soit-il. Si pourtant, chaque année,
Choiseul, tu pouvois une fois
Quitter le plus chéri des rois,
Qui t'a fait son âme damnée,
Viens te montrer en ces saints lieux,
Viens un peu changer d'eau bénite;
Mais surtout retourne bien vite
Exorciser tes envieux.

CHANSONS



CHANSONS

COUPLETS

En envoyant des volants à madame de S....

Air de *Gabrielle de Vergy.*

Vous les verrez d'un vol docile
A chaque instant fuir loin de vous ;
Ils reviendront d'un vol agile
A chaque instant chercher vos coups :
Mais je crains bien que votre adresse
Ne leur prépare un sort affreux ;
Vous les repousserez sans cesse :
Ah ! ne me traitez pas comme eux.

POUR M. DE S.....

AIR : *Des fraises, des fraises.*

AIMEZ-VOUS les vérités,
Je vous dirai les vôtres :
C'est que vous nous rebutez,
Et que vous nous dégoûtez
Des autres, des autres, des autres.

COUPLET DE L'AUTEUR

SUR SA MAISON EN POLOGNE

AIR : *Des fraises, des fraises.*

L'ON croit qu'il m'en coûte cher ;
Mais sans dépense aucune,
Ma maison a fort bon air,
Et partout il y fait clair
De lune, de lune, de lune.

VERS

Demandés par le prince Henri de Prusse,
qui vouloit fêter la naissance de sa sœur, la duchesse
douairière de Brunswick, mère du duc régnant

Air : *Je suis Lindor.*

Ce jour vit naître une sœur qui m'est chère :
Célébrez-la, chantez-la tous en chœur ;
Que vos accents partent du fond du cœur,
Pour mieux vous mettre à l'unisson d'un frère.

Si l'amitié me tenoit lieu de verve,
Je tenterois quelque chose de plus,
Et de beaux vers, brillants de ses vertus,
Mettroient ma sœur au-dessus de Minerve.

Au sentiment Minerve inaccessible
Fit préférer son esprit à son cœur ;
En raisonnant tout aussi bien, ma sœur
A la raison sut joindre un cœur sensible.

Minerve n'eut que son père pour mère,
Et le traita parfois avec humeur;
Ma sœur encor sent tressaillir son cœur
Aux noms si doux d'une mère et d'un père.

Dans sa sagesse et trop froide et trop fière,
Minerve a fui l'hymen avec dédain;
De sa sagesse il ne nous reste rien;
Ma sœur fut sage, et, qui plus est, fut mère.

Minerve prit d'Ulysse un soin extrême;
Mais son héros fut moins brave que fin;
Ma sœur a mieux réussi dans le sien [1] :
On est plus sûr de ce qu'on fait soi-même.

Ah ! remplissez notre âme tout entière,
Heureux accords, fraternels sentiments !
Doux souvenirs du matin de nos ans,
Charmez la sœur pour mieux charmer le frère.

1. Le duc régnant de Brunswick.

CHANSON

Pour la fête du roi de Pologne, Stanislas, duc de Lorraine

RONDE

Si l'on cherche un roi qu'on aime, (*bis.*)
On peut le trouver ici;
Et qui nous aime de même,
On peut l'y trouver aussi.
Si l'on cherche un roi qu'on aime,
On peut le trouver ici.

Tous nos cœurs sont sa conquête; (*bis.*)
C'est sur eux qu'il règne ici;
On fait aujourd'hui sa fête;
N'est-ce pas la nôtre aussi ?
Tous nos cœurs, etc.

A nos respects il préfère (*bis.*)
L'amour qu'on lui porte ici :

De sa cour il est le père,
De son peuple il l'est aussi.
A nos respects, etc.

Partout on pourroit en dire (*bis.*)
Tout ce qu'on en dit ici;
Car, si de près on l'admire,
De loin on l'admire aussi.
Partout, etc.

Que parmi nous il s'arrête, (*bis.*)
Qu'il règne cent ans ici;
Nos vrais biens sont sur sa tête,
Nos beaux jours y sont aussi.
Que parmi nous, etc.



RONDE

Être jolie, être belle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il faut être comme celle
Comme celle que voilà.
Être jolie, etc.

L'œillet, la rose nouvelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Pour en parler près de celle,
Près de celle que voilà.
L œillet, la rose, etc.

L'honneur, la gloire immortelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il vaut mieux vivre avec celle,
Avec celle que voilà.
L'honneur, la gloire, etc.

Un cœur tendre, un cœur fidèle, *(bis.*
Ce n'est rien que tout cela,
Si je ne puis plaire à celle,
Plaire à celle que voilà.
Un cœur tendre, etc.



COUPLET

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime !*

De l'Amour nous suivons les lois,
Chacun à sa manière;
Iris pour la première fois
Et moi pour la dernière.

COUPLET

AIR : *Je suis Lindor.*

De son amant Lison a fait un père :
Sexe malin, pourquoi vous récrier ?
Le vent a fait lever son tablier;
Le vôtre est-il d'étoffe moins légère ?

CHANSON

AIR : *A quoi s'occupe Madelon?*

Tu m'aimas pendant un instant,
Je t'aimai toute ma vie;
Et le prix d'un amour constant
Fut un amour d'un instant.

Pourrois-je cesser un instant
De t'adorer, ma Silvie,
Quand le prix d'un amour constant
Seroit l'amour d'un instant ?

Je feignis de ne plus t'aimer,
Je ne pouvois que le feindre :
Et pourroit-on cesser d'aimer
Qui ne cesse de charmer ?

COUPLETS

POUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE

AIR DES *Femmes vengées.*

GUERRIERS, qui dans un grand renom
Voulez chercher un nouvel être,
Tâchez de suivre Henri le Bon,
Vous n'aurez pas un plus grand maître.

« Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire;
Que toujours l'hymne de la paix
Se joigne à vos chants de victoire. »

Il vous dira qu'un conquérant,
Jugé par tous tant que nous sommes,
Ne sauroit être le plus grand,
S'il n'est point le meilleur des hommes.
« Par la clémence, etc. »

Dans les triomphes les plus beaux.
Ainsi qu'au plus fort de l'orage,
Montrez, comme lui, le héros
Sous les dehors calmes du sage.
« Par la clémence, etc. »

N'allez point mettre au premier rang
Le trop funeste honneur des armes;
Lorsqu'Henri répandit du sang,
Songez qu'il y mêla des larmes.
« Par la clémence, etc. »

Vainqueurs, joignez, ainsi que lui,
A l'art de battre l'art de plaire :
Qui bat, soumet son ennemi;
Qui plaît, soumet toute la terre.
« Par la clémence, etc. »

MON AVE MARIA

A MADAME LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG

Qui m'avoit donné un chapelet pour mes étrennes.

Air : *De tous les capucins du monde.*

Je vous salue, ô mon amie !
De grâce vous êtes remplie.
Le dieu du goût est avec vous.
Nos discours ne sont que louange
Pour vous et votre enfant si doux.
Adieu, j'ai parlé comme un ange.

LES MŒURS A LA MODE

CHANSON

Air : *Bonsoir la jeune fille.*

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer :
On peut être léger
Sans risquer de déplaire.
Les tendres feux
Sont ennuyeux
Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton :
Nous n'avons plus de Céladon ;
Et les dames trouvent fort bon
Que l'on change comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin :
Ce qui plaît au matin
Souvent le soir nous gêne.

Sans liberté
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de tyran, plus d'importun ;
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

COUPLET

Écrit sur une cocarde de papier attachée au chapeau du baron de Besenval

AMOUR, si tu vois la figure
De ce chapeau,
Tu vas conformer ta coiffure
A ce chapeau;
Mais en vain mon talent s'éprouve
Sur ce chapeau,
Je n'ai pas tout l'esprit qu'on trouve
Sous ce chapeau.

CHANSON

Air : *Un Troubadour béarnais.*

Allons tous deux vivre ailleurs,
Fuyons la cour et la ville;
Loin du bruit et des grandeurs
Choisissons un humble asile :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour ?

Entre ces sauvages monts,
Dans ce vallon solitaire,
Tous deux nous habiterons
Où tu vois cette chaumière :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour ?

Nous entendrons les concerts
Des oiseaux du voisinage;
Et des sapins toujours verts
Nous offriront leur ombrage.
Tout charme dans un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Oublions, avec Paris,
Luxe, élégance et dorure;
Si pour nous l'art a son prix,
Il ne vaut pas la nature;
Et rien ne vaut un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Nos cœurs, dans des nœuds si doux,
Béniront notre fortune;
Elle suffira pour nous,
Puisqu'elle sera commune.
Rien ne manque en un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ceux qui d'abord nous plaindront
De fuir vers ces lieux sauvages,
Peut-être eux-même envîront
Notre chaume et nos bocages;
Ils envîront un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ton bel âge sans mépris
Voit approcher ma vieillesse,
Et mes cheveux bientôt gris
N'effrayent point ta tendresse;
Non, jamais de ce séjour
Nous ne verrons fuir l'Amour.

COUPLET

Air : *Dans un bois solitaire.*

Dans les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Le bonheur n'est qu'un espoir :
La vieillesse encor projette ;
Mais, avant d'exécuter,
L'heure sonne, et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

COUPLET

Air : *Du haut en bas.*

Je suis aimé
De la bergère que j'adore ;
Je suis aimé
De l'objet dont je suis charmé :
Fortune, que chacun implore,
Que peux-tu me donner encore ?
Je suis aimé.

A MADAME DE C***

Pour sa fête, le jour de Saint-Louis

AIR : *Je ne veux plus aimer Annette.*

Chantons versets, hymnes et proses,
Avec Louise, à tous refrains ;
Pour qui connoît le prix des choses
Les bons Louis sont de bons saints :
Devant eux, le vieillard, l'adulte,
A deux genoux sont en tout lieu ;
Aux vrais Louis on rend un culte
Bien plus sincère qu'au vrai Dieu.

Mais bien qu'une image adorée
Trouve partout tant de dévots ;
Bien que la légende dorée
N'ait point de plus brillants héros,
Tous les fidèles de l'Église
De tant d'éclat moins éblouis,
De bien bon cœur, pour ma Louise,
Laisseroient là tous les Louis.

Voyez comme elle est belle, celle
Que célèbre ici notre amour;
Le soleil se cache, et c'est elle
Qui devient l'astre de ce jour;
Qu'importe que le temps se couvre?
Fût-il cent fois plus nébuleux,
On croit toujours que le ciel s'ouvre
Lorsqu'il offre un ange à nos yeux.

O ma Louise! heureux qui touche
De tes bras l'ivoire poli;
Qui d'un sourire de ta bouche
Croit voir son destin embelli!
Le doux son de ta voix s'accorde
Au doux feu qui luit dans tes yeux,
Et tes cheveux servent de corde
A l'arc du plus malin des dieux.

En vain Gérard qui l'auroit peinte
L'offriroit à l'œil éperdu;
Qui n'aura fait que voir ma sainte
Peut dire encor qu'il n'a rien vu:
Louise tendre, et douce, et fière,
Cache, sous des dehors si beaux,
Un cœur de fille, un cœur de mère,
Un cœur d'ange, un cœur de héros.

D'une touchante bienfaisance
Elle aime et fait aimer les lois;
La gaîté moins que la souffrance
Sur cette belle âme a des droits.

L'amour seul en secret l'accuse
D'être insensible à la pitié,
Et se plaint qu'elle lui refuse
Pour donner plus à l'amitié.

Fille des Muses, leur commerce
Lui plaît, elle aime leurs travaux :
Ses maîtres, dans l'art qu'elle exerce,
Déjà ne sont que ses rivaux ;
Bonne à voir, meilleure à connoître,
Parfaite en tout, hors en un point,
Louise a peu de goût peut-être,
Car elle ne s'admire point.

COUPLETS

Chantés à Saint-Germain pour la convalescence de M. Dubreuil, médecin, par madame de Tott, qu'il avoit tirée d'une maladie mortelle

Air : *Avec les jeux dans le village.*

En sortant d'une nuit profonde
Je reprends un être nouveau :
Quand on revient de l'autre monde
On trouve celui-ci bien beau :
Tout rit à la foible Sophie,
Tout conspire à la ranimer,
Et celui qui lui rend la vie
La lui fait encor mieux aimer.

Sans le nommer, rendons hommage
Aux vertus de mon bienfaiteur;
C'est lui dont l'art fait vivre un sage [1]

1. M. le maréchal de Beauvau.

Cher au monde et cher à son cœur;
C'est lui de qui l'esprit modeste
Se connoît à peine à moitié :
Enfin c'est celui dont Oreste [1]
Eût pris des leçons d'amitié.

Immolant à la sombre étude
Et ses loisirs et sa santé,
Il veille, dans la solitude,
Au bien de la société;
Froid misanthrope en apparence,
Il aime les humains qu'il fuit;
Mais il craint la reconnoissance,
Et le bien qu'il fait lui suffit.

Combien je lui causai d'alarmes!
Et combien j'en eus à mon tour!
Que j'ai versé pour lui de larmes
Quand mes yeux se rouvroient au jour!
Déjà la mort vindicative,
En le frappant, nous frappoit tous :
Dieux! crioit-on, faites qu'il vive;
Soyez-lui ce qu'il fut pour nous.

A nos vœux la Parque docile
Retire son fatal ciseau;
Le fil de cette vie utile
Doit être filé de nouveau.

1. Il était l'ami intime de M. Pecméja.

L'espoir à la crainte succède,
Des dieux on reconnoît la main :
Ils avoient besoin de son aide
Pour conserver le genre humain.



LE BON AVIS

COUPLET

FAISONS l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour à tour serrés de près...
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après ?

LE SOUVENIR

ROMANCE

Cesse de m'abuser, fugitive espérance!
Tu n'es pour les humains qu'un fantôme imposteur:
Les tourments prolongés accroissent ta puissance;
Tu leur dois des autels et ton nom séducteur.

Vainement on contemple une rive fleurie,
Où l'on n'arrive point, malgré tous ses efforts;
J'aime mieux remonter le fleuve de la vie
Que d'en suivre le cours sans atteindre ses bords.

Plaisirs évanouis, par vous mon âme émue
Se recueille et frémit toujours de volupté :
Tels ces feux étoilés, en tombant de la nue,
Laissent encore au ciel une longue clarté.

Souvenir caressant, frère du plaisir même,
Il n'a point ta durée et ta douce langueur :
Le plaisir est la fleur qui passe et que l'on aime;
Le souvenir en est l'inaltérable odeur.

COUPLETS

A UNE DAME NOMMÉE FRANÇOISE

Le jour de sa fête, chez le prince Henri de Prusse

AIR DU *vaudeville de Tom Jones.*

Le bon François, moine par excellence,
Depuis longtemps est bien déchu;
Mais il est moine, et veut en conséquence
Regagner plus qu'il n'a perdu.
« La foi, dit-il, cesse d'être efficace
Depuis que l'homme ouvre les yeux :
Remplaçons la foi par la grâce,
Les choses n'en iront que mieux.

« Ne vois-je pas dans ces lieux une belle
Qu'un sage adore sous mon nom ?
Dieu me la montre, il faut me servir d'elle;
Tout moyen pour mon ordre est bon.

Céleste objet des plus flatteurs hommages,
Soyez propice à mes desseins;
Lorsque l'on peut tant sur les sages,
Ne pourroit-on rien sur les saints ?

« Vous savez comme à la terre asservie
J'imposai mes très humbles lois;
Mon pouvoir tombe, et François vous confie
Ses intérêts avec ses droits :
Pour ces temps-ci ma règle est trop austère;
Les cœurs sont durs, soyons plus doux;
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Françoise, et c'est affaire à vous.

« Le monde aveugle, en son erreur profonde,
Prend mes enfants pour des cafards;
En bon chemin vous remettrez le monde
En l'éclairant de vos regards;
Un mot de vous fera tomber les armes
Et du sophiste et du moqueur;
L'esprit, à l'aspect de vos charmes,
Passe dans le parti du cœur.

« Sous mon vieux froc, il faut, quoi que l'on fasse,
Que le bon sens reste étouffé;
Votre coiffure a bien meilleure grâce;
Aussi de vous tout est coiffé.
Montrer Françoise est une sainte ruse
Pour forcer à d'éternels vœux;
De mon cordon la trame s'use;
Tout, jusqu'au temps, serre vos nœuds.

« Mais quand mon cœur à cet espoir se livre,
Le premier point reste en oubli;
Il faut songer que tout moine doit vivre,
Et surtout vivre aux frais d'autrui :
Nous vivions tous du bon droit de la quête,
Ce droit aussi nous est ôté;
Exercez le droit de conquête,
Amour fait plus que charité.

« A nos besoins c'est Dieu même qui veille;
En vous voyant, oui, je le vois,
Pour opérer chez nous une merveille,
D'une merveille il a fait choix.
Voilà mes vœux, le ciel les trouve étranges;
Et Françoise y fait des jaloux;
Mais si je vous préfère aux anges,
C'est qu'ils ont moins d'esprit que vous. »

COUPLETS

*M. de Boufflers, ayant été envoyé à ****
*pour complimenter madame de ***, fit à son retour*
les couplets suivants

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Enivré du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste
Je me campe fièrement,
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade[1],
Et que lui se porte bien.

1. Il avait une fluxion sur la joue.

Avec une joue enflée
Je débarque tout honteux;
La princesse boursouflée,
Au lieu d'une, en avoit deux;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

Air : *Que ne suis-je la fougère!*

Princesse, le roi mon maître
Pour ambassadeur m'a pris;
Je viens vous faire connoître
L'amour dont il est épris.
Quand vous seriez sous le chaume,
Il donneroit, m'a-t-il dit,
La moitié de son royaume
Pour celle de votre lit.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment;
Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement;
Et je m'en vais dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime !*

De ces beaux lieux en revenant
Je quitte l'excellence,
Et je reçois pour traitement
Cent vingt livres de France [1].

1. Le prix de la poste.

COUPLETS

Pour la convalescence de madame la marquise de Mirepoix,
qui s'étoit cassé la jambe
à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et qui,
au bout de deux mois, vint à une fête que sa famille
lui donnoit pour célébrer son rétablissement

AIR DE *Gabrielle de Vergy.*

VENEZ à nous, venez vous-même
Combler tous nos vœux aujourd'hui;
Montrez que tout ce qui vous aime
Conserve son plus cher appui ;
Nos ennuis, nos peines cruelles,
Prompts à fuir quand vous paroîtrez,
S'envoleront à tire d'ailes,
Au premier pas que vous ferez.

Avez-vous bien senti l'atteinte
Du coup qui nous a tous frappés ?
A votre calme, à notre crainte,
Tous les yeux se seroient trompés ;

Notre douleur, votre constance,
Nos larmes et votre amitié,
Nous donnoient l'air de la souffrance,
A vous celui de la pitié.

La bonté du ciel vous réserve
Pour le bonheur de nos neveux.
La nature avec soin conserve
Ce qu'elle fit jamais de mieux;
Le temps, pressé de tout détruire,
Vous traite avec ménagement;
Le hasard seul pourroit vous nuire,
On sait qu'il ne voit ni n'entend.

COUPLET

SUR UN DÉFI DE RIMER EN *ONCLE*

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

ON veut que je rime en *oncle,*
Plaignez ma condition ;
Rime en *oncle* ne fut *onc le*
Refrain d'aucune chanson.
Pour finir je prendrai d*onc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus à mon *oncle*
De rime que de raison.

COUPLETS

Air du *vaudeville de Tom Jones.*

LA COMTESSE DU ***
A MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'A***

Enfin le sort, pour combler notre envie,
Nous réunit à vos genoux;
Il est bien doux de vous devoir la vie,
Plus doux de vivre auprès de vous.
Mieux que le sang votre bonté nous lie;
Et nous doutons, en vous voyant,
Si c'est la mère ou bien l'amie
Qu'on chérit le plus tendrement.

LE DUC DU ***

En vous l'esprit, la douceur et la grâce
Sont d'accord pour charmer les cœurs;

Sur chaque instant que près de vous on passe
Vous semez de nouvelles fleurs;
Selon nos vœux, notre amitié touchante
Se répand sur chacun de nous.
Chacun de sa part se contente,
Et jouit de celle de tous.

MADAME DE G ***

Nous ignorons, dans notre trouble extrême,
Si nos efforts vous auront plu;
Par grâce au moins n'accusez que vous-même
Du peu de succès qu'ils ont eu;
Chacun de nous avoit perdu la tête;
Sur vous tous les yeux sont tournés.
On vous préparoit une fête,
Et c'est vous qui nous la donnez.

MADAME DU ***

Vous avez l'art d'effacer les plus belles
Et de fixer les moins constants;
Pour vous le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Pour vous l'Envie est sans serpents.
A tant d'attraits, à de si douces armes
Quels hommages ne sont pas dus?
C'est un tribut que tous les charmes
Font rendre à toutes les vertus.

LA COMTESSE DU *** A MADAME D'AREMBERG,

qu'elle appeloit sa sœur dans son enfance

Vous, que pour sœur j'avois si bien choisie
Avant l'âge de faire un choix;
Vous, qu'à ces lieux toute la France envie,
Dès longtemps sur vous j'ai des droits.
Sachez aimer comme vous savez plaire;
Votre cœur se doit à nos cœurs;
Et, par tendresse pour le frère,
N'allez pas oublier les sœurs[1].

1. Ces couplets ont été faits chez le duc d'U***, à l'occasion d'une fête donnée chez lui pour le mariage du duc d'A*** avec mademoiselle de L***.

COUPLET

SUR LE MÊME SUJET

AIR DES *Folies d'Espagne.*

DIEUX qui voyez comme elle nous est chère,
Dieux qui voyez des transports si touchants,
Prenez tous soin de la plus tendre mère,
Pour le bonheur des plus tendres enfants.
Elle eut de vous un don bien digne d'elle,
Celui de plaire autant qu'elle vivra;
Accordez-lui, pour la rendre immortelle,
Celui de vivre autant qu'elle plaira.

LA FEMME ET LE PHILOSOPHE

CHANSON

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

LE PHILOSOPHE.

POUR la raison,
C'est un poison
Que d'avoir l'âme tendre.

LA FEMME.

De ce poison
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison !
Triste poison !

LA FEMME.

Charmant poison !
Triste raison !

LE PHILOSOPHE.

Point de poison,
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

COUPLET

AIR : *Du haut en bas.*

A critiquer
Vous mettez un soin inutile,
A critiquer
Un auteur qui peut s'en piquer ;
Car s'il n'est pas des plus habiles,
Au moins ses vers sont-ils faciles
A critiquer.

COUPLETS[1]

AIR : *O ma tendre musette!*

GENS de Paris, vous êtes
Sans esprit, sans attraits;
Jamais sur vos toilettes
Vous n'avez mis d'œufs frais.
Voyez mademoiselle
Qui ne manque jamais
D'ôter, pour être belle,
La vie à six poulets.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulailler en larmes
La prend pour son bourreau.
La fille, d'un air ferme,

1. Mademoiselle de B***, pour qui ils ont été faits, conservait la fraîcheur de son teint avec des blancs d'œufs.

Met les œufs en éclats;
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appas.

D'une action si dure
La poule en vain se plaint;
Le coq en vain murmure
Du besoin de son teint.
Plus fraîche que l'aurore,
La vierge s'embellit;
La poule gronde encore,
Mais le coq applaudit.

A UNE DAME

Qui demandoit à l'auteur un madrigal ou une satire

Vous vous montrez, Iris, à vous-même contraire
Dans les dons que vous unissez :
Vous êtes philosophe, et vous savez nous plaire;
Vous êtes femme, et vous pensez.
Le madrigal et la satire
Trouveront à vous peindre un embarras égal;
Et qui parle de vous a même peine à dire
Assez de bien qu'un peu de mal.

LE FILS NATUREL

AIR : *Dans cette aimable solitude.*

O TOI qui n'eus jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour!
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait;
Et que l'envie,
Toute la vie,
Ignore ou taise son secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits;
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi;
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau :
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connois ta mère;
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse
Mais par foiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour à tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras.
Connois ta mère, etc.

RONDE DIALOGUÉE

POUR LA GUÉRISON DE MADAME MONC***

Chantée entre madame Dugazon et M. Michu

AIR : *N'allez pas mordre à la grappe.*

MADAME DUGAZON.

QUEUX ennuis ! mais j'en somm' quitte;
Adieu crainte, adieu chagrin :
La voilà qui ressuscite,
Je r'verrons des jours sereins.

M. MICHU.

Mais c'te chienn' de maladie,
Dit'-nous donc ce que c'étoit.

MADAME DUGAZON.

C'étoit une épidémie,
Car chacun s'en ressentoit.

M. MICHU.

Oi, j'avions tous queuq' vertige,
J'nons jamais vu tant d' tracas.

MADAME DUGAZON.

Dam', frappez l'arb' sur la tige,
Toutes les branch' tomb't à bas.

M. MICHU.

C'est un mond' que c'te famille !

MADAME DUGAZON.

Dam', ça s' peut croire aisément;
N'y a qu'à bien aimer la fille,
Et d' la mère on d'vient l'enfant.

M. MICHU.

All' qu'avoit tant de cervelle,
An' nommoit rien par son nom [1].

1. Madame de B***, sa nièce, qui la tourmentoit de ses soins, et qu'elle appeloit son petit démon.

C't ange qui veilloit près d'elle,
All' disoit : *C'est un démon.*
Jour et nuit, l' démon s' démène;
Il a beau faire et crier,
P'tit démon perdoit sa peine
Sans l'secours d'un grand sorcier[1].

MADAME DUGAZON.

Drès que l' sorcier se présente,
V'là qu' la mort se met à fuir.
V'là qu' la dame est mécontente
Qu'on l'empêche de mourir.
All' se fâch', le sorcier gronde,
Il devient l' maître d' céans;
C'est le premier homm' du monde
Pour apprendre à vivre aux gens.

M. MICHU.

Montre-nous c'te bonne amie
Qui disoit près d'ell' tout bas :
Si l' bon Dieu m' la rend en vie,
Les pauv' gens n' s'en plaindront pas.

MADAME DUGAZON.

Non, j' craignons sa crainte extrême
Qu' son secret ne soit répété.

1. M. Barthez, médecin.

M. MICHU.

Bon! jusqu'aux prisonniers même
Peuv' le dire en liberté :
Ça doit faire un' riche dame ?

MADAME DUGAZON.

Aucun pauvr' n'en doutera.

M. MICHU.

Ça doit faire un' bonne femme.

MADAME DUGAZON.

Et sans êt' plus bêt' pour ça.

M. MICHU.

L'esprit, l'or et la noblesse,
Tout c'la n'est beau qu'à moitié;
C' qu'est beau, c'est d'êt' la maîtresse
Qui donn' des leçons d'amitié.

COUPLET

Chanté devant le prince Henri, dans une fête donnée à Saint-Ouen

AIR DE LA *Romance de Richard.*

POUR vous tout se déclare :
On diroit que Paris
Confond les deux Henris
De Prusse et de Navarre.
Nous nous plaisons à vous nommer,
Nous sommes fiers de vous aimer;
Prince, on peut vous en croire :
Dites-nous sans détour
Si toute votre gloire
Vaut mieux que notre amour.

CHANSON A MADAME DE L***

*A qui madame de L***, sa grand'mère,*
et tante de l'auteur,
avoit donné pour étrennes un fichu de tourière
et un tablier de cuisinière garni de dentelles

AIR : *Philis demande son portrait.*

J'APPLAUDIS à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma cousine;
Jamais aussi friand morceau
N'entra dans la cuisine :
Elle auroit tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse;
C'est où le bon goût doit régner
Qu'elle est mieux à sa place.

On sait que des goûts délicats
Son goût est le modèle;
Ceux même qui ne le sont pas
Le deviendroient pour elle;

Mais, ma tante, on vous avertit
Que votre cuisinière
Ne sait qu'éveiller l'appétit,
Et point le satisfaire.

A LA TOURIÈRE.

Vous en qui mon œil prévenu
Vit une cuisinière,
Passez-moi d'avoir méconnu
La plus digne tourière.
Pieux costume, doux maintien,
Prévenance discrète :
O ma tourière ! on le voit bien,
Au tour vous êtes faite.

Entre la grille et les mondains
Ma divine tourière
Semble habiter sur les confins
Du ciel et de la terre.
Tous deux, à son aspect émus,
Doivent rendre les armes :
Les immortels à ses vertus,
Les mortels à ses charmes.

COUPLETS

A UNE DAME MAL PEIGNÉE

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Aux attraits les plus séduisants,
A la beauté la plus soignée,
Je préfèrerai constamment,
Qui donc ? S.... la mal peignée.

Sur sa raison les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre ;
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on aperçoit quelque désordre.

De l'amour c'est un trait nouveau ;
S..., il venge son injure :
Il n'a pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

COUPLETS

Sur le retour de M. de Choiseul à Paris

Air : *A la venue de Noël.*

Ici que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui;
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

Quand de chez nous on l'exila,
Chez lui toute la France alla :
Il fallut qu'on le rappelât
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera ?
Mais bien fin qui s'en passera,
Ou plus fin qui s'en servira.

COUPLETS

A une dame qui faisoit le portrait de l'auteur

AIR : *Je vis Chloris, bientôt j'aimai.*

D'UN procédé sûr et nouveau
Vous vous servez, ma jeune Apelle;
Pour animer votre tableau
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différents,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre;
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre ?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

POUR MADAME DU DEFFANT

De la part de madame de Luxembourg[1]*,*
qui lui avoit donné pour étrennes une parure
de couleur bleue

Êtes-vous l'envoyé de Dieu ?
Descendez-vous de ce beau lieu
Où tout est tapissé de bleu ?
Tout en vous me l'atteste ;
Têtebleu,
Ventrebleu,
Vous êtes céleste.

Si j'avois gagé, palsambleu,
J'aurois perdu, mais de bien peu ;
Vous avez en effet beau jeu
Pour nous donner le change ;
Car, morbleu,
Ce corbleu
Loge un esprit d'ange.

1. Madame de Luxembourg avoit demandé à M. de Boufflers une chanson avec tous les jurements en *bleu*.

CHANSON

Sur trois dames, amies de l'auteur, dont le nom commençoit à l'une par un A, à l'autre par un B, et à la troisième par un C

Arts, sciences, philosophie,
A vous suivre j'ai renoncé,
Et je ne veux plus de ma vie
Étudier que l'A B C.

Mais l'étude que je projette
Veut un travail un peu forcé :
Agathe, Belise et Colette
Font ensemble mon A B C.

Dans une plus belle science
L'esprit ne peut être exercé :
C'est amour, bonheur et constance
Qu'on apprend dans mon A B C.

Vous, messieurs de l'Académie,
Tout faux orgueil à part laissé,
Ne vous prendroit-il point envie
De vous remettre à l'A B C?

COUPLETS SUR M. DEVEAU

Air de *la Camargo.*

Si monsieur Deveau
Étoit un peu beau,
Que monsieur de Beauvau
Fût un peu moins beau;
Ce monsieur Deveau
Seroit un Beauvau,
Et monsieur de Beauvau
Ne seroit qu'un veau.

Si le frère
De ma mère
Par hasard eût été veau,
Ses parentes
Et mes tantes
Seroient un troupeau
De nymphes Io.

Hélas! s'il étoit venu,
Ce valeureux Beauvau
Que toute sa famille redoute,
Je me doute
Que la croûte
D'un grand godiveau
Seroit son tombeau.



RÉPONSE IMPROMPTU

A une plaisanterie sur le même air
que la mère de l'auteur avoit faite contre lui

Air : *Je chercherai mon Ismène.*

De votre satire amère
Je ne suis pas fort surpris,
De votre gloire légère
Je ne suis pas fort épris;
Et puis, et puis,
Beaucoup de vos vers, ma mère,
Ne sont que vos petits-fils.

A MADAME DE B***

A qui l'on avoit donné six douzaines de paires de gants pour ses étrennes

AIR DE *Joconde.*

FILLE du ciel, au maintien doux,
A la noble apparence,
Tout ce qui nous touche est en vous
Grâce, esprit, innocence ;
Pour qui voit tous vos traits charmants
Vous êtes une Astrée;
Mais pour qui verroit tous vos gants
Vous seriez Briarée.

AIR : *Monsieur le prévôt des marchands.*

Sur le phénix tous les savants
Sont en débats depuis longtemps,
Savoir s'il est mâle ou femelle :

Les juges les plus clairvoyants
N'ont pu décider la querelle,
Et vous seule en aurez les gants.

Vit-on quelqu'un chez nos aïeux
Plaire à l'esprit autant qu'aux yeux,
Montrer une sagesse aimable,
Une raison mûre au printemps,
Un cœur tendre, mais imprenable ?
Non, vous seule en aurez les gants.

Où rencontrer une beauté
Sans défaut et sans vanité,
Vertu sous les grâces cachée,
Esprit caché sous le bon sens ?
Salomon en vain l'a cherchée,
Et vous seule en avez les gants.

CHANSON

Air : *Dans ces désertes campagnes.*

On dit qu'amour pour mon âge
A moins d'attraits que de danger :
On le dit; mais ce langage
Trouble mon cœur sans le changer.
Ces discours, dans vingt ans même,
Seroient encore superflus;
On est jeune tant qu'on aime;
On est vieux dès qu'on n'aime plus.

LES TROIS JOURS DE LA VIE

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

AIR : *Je n'ai pour toute maison.*

Toujours ma condition
En expirant est de renaître,
Et pour me donner mon nom
On attend que je cesse d'être :
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelois comme lui ;
Mais à son tour il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

Du temps qui vient et qui fuit
Je coupe l'intervalle immense ;
Par moi le passé finit,
Et par moi l'avenir commence.
Malheureux mortel, saisis-moi ;
De tes jours je suis seul à toi ;

Hier n'est plus rien à tes yeux,
Et demain ne vaut guère mieux.

Demain est un jour qui fuit,
Lorsque nous croyons qu'il s'avance;
Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dès sa naissance :
Dès qu'on croit s'assurer de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui;
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain [1].

1. Ce couplet est de Piron.

CHANSON POUR MADAME ***

Air de *Gabrielle de Vergy.*

Lorsque je me plains de ma chaîne,
Conviens que j'en ai bien sujet :
En vain je te choisis pour reine,
Tu me refuses pour sujet :
Plus tu vois mon ardeur extrême,
Plus ton air est indifférent;
Et je vois trop bien que je t'aime!
Comme les gueux aiment l'argent.



RONDE

Chantée en Allemagne, chez le prince Henri,
à la fête d'une Françoise

AIR : *Adieu donc, dame Françoise.*

TROUVEZ bon, dame Françoise,
Que pour vous tout s'mette en train;
Si not' joie a peu de frein,
N'allez pas nous chercher noise;
Songez que pour ce séjour
Ce jour-ci c'est un biau jour,
Et qu' la fête à dam' Françoise (*bis.*)
Est la fête à not' amour.

Oui, j' l'aimons, c'te dam' Françoise,
Quoique j' somm' tous Allemands,
All' n'entend nos compliments
Plus ni moins qu'une Iroquoise;
J' n'avons pas non plus l' pouvoir
De comprendr' tout son savoir:

Mais la mine à dam' Françoise (*bis.*)
Parle à tout c' qui peut la voir.

L'on prétend que dam' Françoise
Est méchant' pour les méchants;
Mais aussi qu' pour les bonn' gens
Tout bon'ment all' s'apprivoise;
All' distingue ben à propos
Les cœurs vrais et les cœurs faux,
Et l'on trouve à dam' Françoise (*bis.*)
Plus d'esprit qu' son corps n'est gros.

Ne dit-on pas, dam' Françoise,
Que j' n'avons des yeux qu' pour vous?
C'est vous qu'en a pour nous tous,
Puisqu'ils sont grands d'une toise :
Dam' faut qu'un trou n'soit pas p'tit
Pour passer tout vot' esprit;
Car tout c' que dit dam' Françoise (*bis.*)
Dans ses yeux est en écrit.

COUPLETS

*Pour madame et mademoiselle de G***, mère et fille, dames suédoises*

AIR : *Que ne suis-je encore un enfant?*

De la tige et du rejeton
La différence est peu de chose;
La fille est le tendre bouton,
La mère est la brillante rose.

Trop ému pour bien décider,
Je vois leurs charmes sans comprendre
Comment l'une en a pu garder
Autant que l'autre en a su prendre.

Rivales au cœur généreux,
Le bel exemple que le vôtre!
En préférant l'une des deux,
L'on est certain de plaire à l'autre.

MON RÊVE

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Jeune Iris, pourriez-vous bien croire,
Ah! que n'est-ce la vérité!
Ce que tous deux dans l'ombre noire,
Tour à tour nous avons été?
Morphée, en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un doux stratagème,
De cet aimant fit un écho;
J'étois couplet; je disois, j'aime,
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne
Il me rendit petit poisson :
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devîntes une rivière,
Et je vous fis porter bateau.
Le froid prit, vous voilà de glace,
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je pris place,
Et je patinois tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Devenu nectar des plus doux,
J'étois dans un vase de rose,
Iris, et je coulois pour vous.
Une goutte sur vous s'attache,
Vous étiez alors tout satin;
A mon réveil, j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.



LA BERGÈRE

Air du *Mot pour rire.*

Dans de riches appartements
On a vingt meubles différents,
  Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sofa doré
Mon petit réduit est paré
  D'une simple bergère.

L'étoffe en est d'un blanc satin,
Elle a de la fleur du matin
  La fraîcheur printanière.
Le lustre en est aussi parfait
Que le même jour que j'ai fait
  L'essai de ma bergère.

Dans des contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
  Mon bonheur se resserre ;

J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement, quand il fait froid,
  Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
  Un repos salutaire.
Avec délice je m'étends :
Ah ! quel plaisir quand je me sens
  Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets;
Souvent j'y rentre, et j'y voudrois
  Rester ma vie entière.
Je lui sais plus d'un amateur,
Mais c'est moi seul qui par bonheur
  Me sers de ma bergère.

LES *ON DIT*

Air : *Mon père étoit pot.*

Voulez-vous savoir les on dit
Qui courent sur Thémire?
On dit que parfois son esprit
Paroît être en délire.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Auroit l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
On dit même qu'un grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,

Elle sait si bien faire,
Que même les dieux
Descendroient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire,
On dit qu'oublier l'heure et vous,
Pour elle c'est misère.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui ; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
Adieu tous les torts.
Le temps même alors
S'enfuit à tire d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême :
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême :
Quoi ! de bonne foi ?
Oui ; mais, croyez-moi,
Laissons-lui son système ;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime ?

LE BOUDOIR

Air du *vaudeville de la Rosière.*

Thémire un jour dans son boudoir
Avec un disciple d'Apelle
S'explique ainsi sur son vouloir :
« Mon cher artiste, lui dit-elle,
Rendez-moi ce séjour charmant ;
Mais ne m'y faites point d'enfant.

— Votre désir devient ma loi.
Lui répond poliment l'artiste ;
Mais que va-t-on dire de moi ?
Ah ! rien que d'y songer m'attriste :
L'on doutera de mon talent
Si je ne vous fais pas d'enfant. »

A quoi servent donc les boudoirs,
Si d'amour il n'est point de traces ?
C'est changer en sombres manoirs

Des temples parés pour les Grâces :
Un boudoir fut dans tous les temps
Bien propre à faire des enfants.

N'insistez pas pour vos pinceaux,
Artiste qui voulez séduire;
Vous aurez toujours pour rivaux
La taille et les yeux de Thémire;
Il lui suffira de vouloir,
L'amour naîtra dans son boudoir.



FABLES



FABLES

LE SINGE ET L'AMOUR

FABLE IMITÉE DE L'ITALIEN

Un vieux singe ridé, monstre de corps et d'âme,
Avoit vu quelquefois, dans l'ombre des forêts,
Le dieu d'amour lancer ses traits
Sur quelques jeunes cœurs rebelles à sa flamme.
L'animal veut avoir son tour,
Se flattant de tirer aussi droit que l'Amour.
Un jour que, sans soins, sans alarmes,
Cet enfant désarmé dormoit nu sur des fleurs,
Le drôle en tapinois s'en va prendre les armes
Et tous les attributs de l'ennemi des cœurs;

Mais il n'en prit pas tous les charmes.
Il entoure son front du céleste bandeau :
Son dos noir est couvert de la trousse dorée ;
D'une main il tient l'arc, de l'autre le flambeau ;
Semblable, à son avis, au fils de Cythérée,
Excepté qu'il se croit plus beau.
Le monstre, ainsi paré, fièrement se promène,
Comme un sot qui viendroit d'entrer en dignité.
Dans sa marche il arrive au bord d'une fontaine,
Et s'y mire avec volupté.
Est-ce moi? disoit-il; je ne le crois qu'à peine,
Je n'avois pas encor si bien vu ma beauté;
Je suis le dieu d'amour; cet autre si vanté
Ne seroit, près de moi, que le dieu de la haine.
Il se plaindra du vol, mais on n'en croira rien
En voyant à quel point tout ceci me va bien.
Puis il tourne ses pas vers un bois solitaire,
Et s'y met à l'affût comme auroit fait l'Amour,
Imitant son maintien, ses ruses, son mystère,
Comme lui craignant le grand jour,
Car le grand jour sert mal quiconque veut mal faire.
A peine est-il posté, qu'il voit à quelques pas
Venir une beauté comme l'on n'en voit guère,
Une beauté qu'ennuyoient ses appas,
Une beauté qui s'affligeoit de plaire,
Et qui ne trouvoit d'agréments
Qu'à faire une foule d'amants.
Tous les traits s'émoussoient contre ce cœur revêche.
Amour l'avoit souvent guettée en cet endroit,
Mais en vain; l'autre Amour vous apprête une flèche,
Et la perce aussitôt d'un coup de maladroit :

Tant l'aveugle hasard souvent fait tirer droit!
Voilà notre belle enflammée
D'un feu qu'on ne connoît que quand on l'a senti,
Et qui, tout à la fois interdite et charmée,
Cherche des yeux la main d'où le trait est parti.
L'Amour depuis longtemps observoit la méprise;
Il en a ri d'abord, mais il s'indigne enfin.
Sur le masque insolent il s'élance soudain,
Et le dépouille aux yeux de l'amante surprise,
Qui, tirée à la fin d'erreur,
Dans l'un d'eux voit son maître, et dans l'autre un voleur.
Nymphes, défiez-vous d'une belle apparence.
En tout pays, et même en France.
Si j'ai pour lecteur un amant,
Il doit trouver encore un sens en cette fable :
Un amour imposteur peut séduire un moment;
Mais le cœur détrompé revient au véritable.

LES DEUX PINSONS

Certain petit pinson, né natif de sa cage,
Du mieux qu'il pouvoit consoloit
Un de ses pareils, d'un autre âge,
Que l'on avoit pris au filet,
Et logé depuis peu sous le même grillage.
Mon père, je vous plains, disoit le jeune oiseau ;
Mais de tant de regrets je ne vois pas la cause :
Manque-t-il ici quelque chose ?
Ne nous donne-t-on pas notre millet, notre eau,
Et le matin du sucre, et le soir du gâteau ?
La fille du logis nous aime ;
On en juge à ses petits soins.
Essayez de l'aimer de même :
Alors qu'on aime on souffre moins.
Je sais, moi, qu'elle ne désire
Rien tant qu'adoucir votre ennui ;
Elle vous parle, parlez-lui.
De nos maux la crainte est le pire :

Toute fille a d'ailleurs un ramage si doux,
Qu'on la prendroit pour un de nous,
Et c'est comme une sœur à qui l'on peut tout dire.
Celle-ci prend soin de m'instruire,
Et, grâce à ses leçons, sans avoir voyagé,
Vous n'imaginez pas la science que j'ai.
Dès que j'ai sur mes flancs senti battre mes ailes,
Voilà que le désir me prend
De fuir vers ces forêts que vous dites si belles,
Et qui doivent prêter leurs ombres maternelles
A mille et mille oiseaux dont je me crois parent.
Je fis ma confidence à ma seconde mère,
Qui me répondit en pleurant :
Pauvre petit ami, quoi ! vous prétendez faire,
Dans les airs, le métier de chevalier errant !
Je sens, lui dis-je, en moi quelque chose de grand,
Qui n'annonce rien moins qu'un pinson ordinaire;
Je veux tenter fortune et m'abandonne au sort.
Des pinsons mes aïeux je veux voir la patrie :
On se plaît au berceau de ceux de qui l'on sort.
Pauvre petit ami, dit encor mon amie,
Vous allez en terre ennemie,
Hélas ! pour y trouver la mort.
Connoissez mieux les bois, la paix en est bannie :
Le plus fort y domine et le plus foible a tort :
Et que peut espérer un pinson, je vous prie,
Dans le domaine du plus fort?
Ces discours, j'en rougis, ont vaincu mon courage,
Et j'ai fait, non sans quelque effort,
Vœu de clôture dans ma cage.
En effet, dans vos bois on ne vit qu'à demi ;

Là jamais de nos ans la trame n'est complète,
Et la race pinsonne, à l'escrime peu faite,
A toute heure y rencontre un nouvel ennemi.
Vers minuit sous la feuille êtes-vous endormi,
Gare le chat-huant, et gare la belette :
Au lever du soleil, l'oiseleur a son tour;
Si vous vous éloignez des pièges qu'il vous dresse,
Un chasseur vient sur vous éprouver son adresse;
Au chasseur échappé, vous trouvez le vautour...
Toujours fuir! à ce prix la vie est par trop chère.
Mais c'est peu du péril auprès de la misère :
    Tantôt la soif, tantôt la faim;
Point d'eau dans les chaleurs, en hiver point de grain;
    Et puis le grand air est malsain,
    A ce que dit mademoiselle;
On change de climat du soir au lendemain :
Samedi l'on brûloit, et dimanche l'on gèle...
Dites si l'on m'a fait un rapport infidèle.
    Et croyez-vous, d'après cela,
    Qu'on soit plus mal ici que là?
Mais vous restez muet; répondez donc, mon maître.
Ami, dit le captif encor plus attristé,
    Sois heureux, puisque tu peux l'être
    Dans la prison qui t'a vu naître;
    Moi, j'ai connu la liberté

LE RAT BIBLIOTHECAIRE

QU'ON dise, si l'on veut, que les rats sont des bêtes:
Pour moi, mille raisons me les font estimer;
Mille femmes d'esprit en logent dans leurs têtes,
Et certes ce commerce est bien propre à former.
Timides commensaux dont la plupart des hommes
Font rarement assez de cas,
Ils n'en pensent pas moins, quoiqu'ils ne parlent pas;
Différents en ce point de tous tant que nous sommes.
Que dis-je? ils ont du goût pour les arts libéraux,
Et dans plus d'un grenier se trouvent des musées
A l'usage des rats amateurs de tableaux;
Ils tiennent aussi des lycées,
Où plus d'un critique mordant
A plus d'un pauvre auteur donne des coups de dent.
Plusieurs d'entre eux, vrais petits gnomes,
S'exercent sous la terre au métier des mineurs;
D'autres, dans les donjons, rusés observateurs,
Se donnent des airs d'astronomes.
Ils ont, ainsi que nous, des savants de tous rangs,

Ainsi que nous encore ils ont des ignorants;
Bref, en petits formats ce sont nos seconds tomes.

Mais je veux parler dans mes vers
Du premier rat de l'univers.
C'étoit Grignot, l'honneur de la nation grise;
Le monde entier voyoit Grignot avec surprise;
Tous les siens étoient fiers d'un aussi docte rat,
Rat de ville ou des champs, ou de cave, ou d'église,
Pas un seul, Dieu merci, qui ne le vénérât;
Tous en pèlerinage arrivoient d'une lieue
Pour baiser le bout de sa queue;
Rates et rats de tous pays
Envoyoient leurs enfants en foule à son école,
Comme si c'eût été Pic de la Mirandole
En fourrure gris de souris.
De lui toute sa classe est enthousiasmée;
Les autres professeurs de lui sont tous jaloux;
On voit que c'est comme chez nous;
Mais qu'importe à la Renommée?
Son favori craint peu les envieux.
Et quand ils seroient une armée,
Ne sont-ils pas à terre, et lui parmi les dieux?

C'est assez discourir, venons à notre affaire.
Ratapolis vouloit un bibliothécaire
Pour soigner un dépôt trop longtemps négligé.
Le rat qu'auparavant on en avoit chargé,
Faute de savoir lire, avoit eu son congé,
Chose que parmi nous souvent on devroit faire.
Notre docteur, nommé par acclamation,

Entre aussitôt en fonction.
Aux plus petits détails il donne un soin extrême :
Point d'objet qui par lui ne soit coté, noté,
Et de sa patte étiqueté :
Car le docteur a pour système
Qu'un bon chef doit tout voir, tout faire par soi-même.
Il rassemble d'abord les mémoires des rats,
Pour servir à quiconque écrira leurs histoires,
Et puis les manuscrits des chats,
Comme pièces contradictoires;
Il sauve, non sans peine, un gros tas de journaux,
Gardés dans le dessein d'allumer des fourneaux,
Et des ballots d'écrits que nos savants ignorent,
Et mille poèmes charmants,
Et cent mille jolis romans
Que nous ne lisons point, mais que les rats dévorent;
Et les bons mots de Psicarpax,
Et la morale de Rapax;
Et surtout le récit de ce fameux voyage
Que jadis un rat en bas âge,
A l'exemple d'Hannon, entreprit le premier,
Lorsqu'il osa franchir l'Apennin, le Caucase,
Et prouver, trottinant du Tibre jusqu'au Phase,
Que les rats ont aussi leur petit Tavernier.
Leur nouvelle Odyssée en parle avec emphase;
Car il faut un poète, et l'on ne peut nier
Que, sans Homère, Ulysse auroit perdu sa peine,
Comme le souriceau sans le bon La Fontaine.

Au milieu de tant de trésors
Que fit le bibliothécaire?

Il en fit des extraits; mais sa façon d'extraire
Nourrissoit un peu moins son esprit que son corps
Et ce grand amas de science
Passa dans l'estomac, non dans l'intelligence.
Or savez-vous, messieurs, ce qu'il en arriva?
Il en creva.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit :
Ce n'est pas assez de tout lire,
Il faut digérer ce qu'on lit.



TRADUCTIONS

ET

IMITATIONS

TRADUCTIONS

ET

IMITATIONS

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE

Otium Divos

Environné d'écueils dans l'horreur des ténèbres,
Quand le navire cède à la fureur des flots,
Le nocher vers les dieux pousse des cris funèbres,
Et leur demande le repos.

Le Thrace belliqueux et le Mède sauvage
Demandent le repos au milieu des combats;
Nous le demandons tous; mais de tout l'or du Tage
En vain on le paîroit, il ne s'achète pas.

Le riche, tourmenté de secrètes alarmes,
Sous ses lambris dorés n'a pas un jour serein;
Et la crainte, au travers des faisceaux et des armes,
Vient saisir le tyran dans son palais d'airain.

Au sage les trésors ne sont pas nécessaires :
Content de posséder la paix et la santé,
Il vit dans ses foyers comme ont vécu ses pères,
Modeste imitateur de leur simplicité.

Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie?
Nous n'avons qu'un instant, hâtons-nous d'en jouir.
Malheur à l'insensé qui fuit de sa patrie!
Il trouvera partout celui qu'il cherche à fuir.

Pour trop fidèle escorte en ses tristes voyages
Il traînera l'ennui par cent pays divers :
Aussi prompt que le vent qui chasse les nuages,
L'ennui le poursuivra sur les plaines des mers.

Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire;
Recevons chaque jour comme un nouveau bienfait :
Qu'à nos maux la gaîté mêle son doux sourire :
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La mort trancha trop tôt les beaux destins d'Achille :
Tithon dans les regrets vit prolonger les siens;
Et peut-être, Grosphus, que la Parque me file
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard, la nature et les arts t'obéissent :
Tes coursiers en Élide ont remporté le prix;
Dans les prés de Sicile, au loin tes bœufs mugissent,
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi, je reçus du ciel un moins riche héritage :
Mais les Grecs m'ont transmis leur lyre avec leurs chants ;
Et, satisfait de mon partage,
Je sais rire des sots et me passer des grands.

TRADUCTION

DE L'*ANTHOLOGIE*

Vénus frappoit l'Amour; je demandai pourquoi.
— Il a perdu ses traits, dit Vénus en colère.
— Ces traits, dis-je à l'Amour, qui les a pris? — Glycère.
— Comment? — Elle m'a dit: Amour, donne-les-moi;
Et j'ai cru les rendre à ma mère.

TRADUCTION

DE L'*ANTHOLOGIE*

D'une blanche teinture Iris en vain se teint,
Elle perd à la fois sa teinture et son teint.

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE

Rectus vives, Licini

Entre les deux excès la raison cherche un point ;
Le nocher craint l'écueil aussi bien que l'orage.
Sans risque en pleine mer on ne s'élève point,
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité,
Et qui, du seul vrai bien satisfait pour la vie,
Loin à la fois du faste et de la pauvreté,
N'excitera jamais la pitié ni l'envie !

Le vent aime à briser le chêne audacieux ;
C'est au sommet des monts que frappe le tonnerre,
Et ces superbes tours qui menacent les cieux
Avec plus de fracas s'écrouleront sur terre.

Le sage, qui prévoit le retour du destin,
Espère aux jours de deuil et tremble aux jours de fête.
Il sait que rien n'est stable et que la même main
Forme et dissipe la tempête.

Souvent les dons du ciel suivent de près ses coups :
A qui pleure aujourd'hui demain il peut sourire.
Phébus laisse aux neuf Sœurs enchaîner son courroux,
Et détendre son arc pour remonter sa lyre.

Montre donc un front calme au sort trop rigoureux :
Pour qui souffre avec force il se rend plus traitable ;
Mais, devenu prudent en devenant heureux,
Songe à te défier d'un vent trop favorable.

IMITATION D'HORACE

Le bonheur est partout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu :
Dans l'âme tranquille du sage
Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse :
Aux caprices du sort il conforme son goût ;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie, il chérit ses amis ;
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.

IMITATION

D'UN FRAGMENT DE CLAUDIEN

HEUREUX qui, dans son champ demeurant à l'écart.
Sans crainte, sans désirs, sans éclat, sans envie,
Dans l'uniformité passa toute sa vie,
Et que le même toit vit enfant et vieillard!

Jadis il a bondi sur ce même rivage
Où son corps épuisé se repose aujourd'hui;
Il folâtroit, dans son jeune âge,
Sur ce même bâton qui devient son appui.

Non loin de sa demeure est une forêt sombre,
Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant :
Et ce chêne touffu qui lui prête son ombre
Dans ses jeunes mains fut un gland.

A son char vagabond la Fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné :
De climats en climats il ne s'est point traîné
Pour chercher le bonheur et trouver la misère.

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine;
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.

L'ouvrage et le repos remplissent ses journées;
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;
Et, pour supputer les années,
Il compte les moissons, et non les consulats.

Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre, il divise les ans;
Aux fleurs il connoît le printemps,
Et les fruits lui marquent l'automne.

IMITATION DU DANTE

AU CHANT XVII DE SON *PARADIS*[1]

Il te faudra quitter ce qui t'est le plus cher,
Prélude rigoureux par où l'exil commence,
Lorsque de sa victime il fait un trait qu'il lance
Loin des murs paternels avec son arc de fer.

Tu connoîtras alors quelle saveur amère
Porte un pain que d'un autre il nous faut obtenir,
Et qu'il n'est point de roc si pénible à franchir
Que le seuil orgueilleux d'une porte étrangère.

Là des hommes sans âme, et sans honte et sans mœurs,
Doubleront ton supplice, et leur horde ennemie,
S'indignant des secours offerts à tes malheurs,
Tournera contre toi tous les dards de l'envie.

1. Le Dante rencontre son père Caccia Guida, qui lui prédit ses malheurs.

Au milieu de tes maux console-toi pourtant :
Ton destin est cruel, mais leur sort sera pire :
L'envie est moins funeste à celui qui l'inspire
Qu'à celui qui la sent.

PROLOGUE

DU CHANT V DE PALINGÈNE

Je ne désire point les trésors que le Tage
Roule dans ses flots jaunissants,
Ni l'or des monarques persans,
Ni les perles qu'on cherche à l'indien rivage;
J'aimerois encor moins à vaincre l'univers,
A voir cent nations captives dans mes fers;
Tant d'honneur n'est pas plus mon vœu que mon partage.
Fortune, quel prix ont tes dons?
Des vertus sont-ils le vrai signe?
Je les vois dispensés aux méchants comme aux bons,
Et souvent le plus grand est aussi le moins digne.
Il est un autre bien que je demande aux cieux,
Un bien que ni le sot ni le pervers n'estime;
C'est la vérité, don sublime,
Qui rend ses droits à l'homme et l'approche des dieux.
Maître du ciel, dis-moi pourquoi cet avantage

A tous est interdit, au moins à presque tous?
En cent lieux tu te plais à montrer parmi nous
Des prodiges d'esprit, de beauté, de courage;
Pourquoi dans aucun lieu ne fais-tu naître un sage?
Trouves-tu plus de gloire à régner sur des fous?
Plus les sujets sont grands, et plus noble est l'empire;
Crains, en nous abaissant, d'avilir ton emploi:
Au lieu d'hommes tu veux des bêtes à conduire;
Même un simple mortel n'oseroit, sans délire,
Choisir d'être un vil plâtre au lieu d'être un grand roi.
Peut-être aussi que notre vie
Pour le Ciel est un jeu qu'il prend plaisir à voir;
Peut-être que, sans le savoir,
Aux dieux le genre humain donne la comédie,
Et que, du matin jusqu'au soir,
On s'amuse là-haut de tous tant que nous sommes,
Comme ici-bas d'un singe on voit rire les hommes.
Et que peuvent-ils voir de plus divertissant
Que cette pauvre espèce humaine,
Et sa science aveugle, et son audace vaine,
Ses projets insensés, son orgueil impuissant?
Tantôt c'est un héros qui paroît sur la scène;
Tantôt quelque docteur les fait rire en passant;
L'un croit égaler leur puissance,
L'autre croit avoir leur science:
Chacun veut de l'encens et des autels comme eux:
L'homme, je le répète, est le singe des dieux.
Mais non, je vous offense, êtres purs et célestes,
Vous ne vous plaisez point à des jeux si funestes;
Votre éternel partage est la félicité;
Du malheur des humains vous n'avez point affaire.

Ah ! si de ce beau lieu, par vous seuls habité,
Vous tournez vos regards sur cette obscure terre,
Versez dans mon esprit un rayon de lumière
Qui me laisse entrevoir l'auguste vérité.
Dans ce séjour de mort montrez-moi l'art de vivre ;
Faites que je ne prenne point
La route qu'il faut fuir pour celle qu'il faut suivre :
Et si vers le bonheur on peut tendre ici-bas,
Du haut des cieux guidez mes pas.

TRADUCTION

DE MARTIAL

Tu veux l'épouser, et lui non :
Vous avez tous les deux raison.

TRADUCTION

DE MARTIAL

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

TRADUCTION

DE L'*HIPPOLYTE* DE SÉNÈQUE

Chœur du IVe acte : Quantos casus humana rotant

Oh ! combien de hasards dans cette vie humaine !
Mais la haute fortune est bien plus incertaine :
Le pauvre est moins troublé dans son obscurité,
Et sous son humble toit vieillit en sûreté.
Les sapins orgueilleux qui percent les nuages
Sur leur tête chenue attirent mille outrages,
Et les tyrans des airs, les humides autans,
Les aquilons glacés l'assiègent en tout temps.
Mais l'herbe qui fleurit au vallon solitaire
A moins à redouter de cette horrible guerre
Que l'Athos et l'Ida, dont le maître des cieux
Semble vouloir briser le front audacieux.
Il n'a point des géants oublié l'insolence,
A tout ce qui s'élève il étend sa vengeance ;
Renversant les palais, épargnant les vergers,
Il tonne sur les rois, et non sur les bergers ;

Le temps nous trompe tous; sur ses ailes légères
Il nous porte à la fois nos biens et nos misères;
Ainsi, quittant les morts, et revoyant le jour,
Thésée en cet instant déplore son retour,
Et la sombre fureur où son âme s'égare
Lui fait dans ses foyers retrouver le Tartare.

TRADUCTION

D'UNE STANCE DE L'ARIOSTE

On hait la feinte, et c'est avec raison :
D'un mauvais cœur c'est l'indice ordinaire ;
Mais convenez qu'en mainte occasion
Au genre humain elle fut salutaire :
La bonne foi n'est pas sans embarras ;
On n'y voit point assez clair dans la vie
Pour distinguer l'amitié de l'envie,
Et l'on rencontre un piège à chaque pas.

TRADUCTION

DE SANNAZAR

Dum parit, et longas

Nise touche à son terme, et, pendant ses longs cris,
En double faction l'Olympe se divise :
Les Grâces veulent voir une seconde Nise,
Les Muses font des vœux pour que Nise ait un fils;
Les Muses ont Minerve, et les Grâces Cypris;
Mars tient pour son amante, Apollon pour Minerve,
Et, sans se déclarer, Jupiter les observe.
Mais l'Amour menaçant paroît au milieu d'eux :
Tous ont senti ses traits, tous redoutent ses ruses :
Il les met tous d'accord; et le maître des dieux,
Souriant à l'Amour, fait éloigner les Muses :
Nise alors devient mère, et la douce Vénus
Ajoute à son cortège une Grâce de plus.

TRADUCTION

D'UN PASSAGE DE SÉNÈQUE LE TRAGIQUE

Dans les Troyennes

QUAND on souffre, on se plaît à voir souffrir les autres;
Lorsque mille soupirs viennent s'unir aux nôtres,
La douleur est moins vive au fond de notre cœur;
L'infortuné s'irrite à l'aspect du bonheur;
Il frémit en pensant que le Ciel qui l'opprime
Entre tous les humains l'a choisi pour victime.
Qu'il ait des compagnons, il n'a plus de courroux :
Et chacun souffre moins dans le malheur de tous.
Le pauvre, loin du riche, auroit plus de constance;
Et s'il ne falloit pas, au sein de l'indigence,
Que d'un faste insultant ses yeux fussent témoins,
Sans voir finir sa peine, il s'affligeroit moins.

TRADUCTION

DU MIROIR DE VÉNUS

Vénus, prends ce miroir, que ta grâce immortelle
S'y contemple à jamais ; moi, je ne m'en sers plus :
Pour Laïs qui vieillit sa glace est trop fidèle ;
J'y vois ce que je suis, et non ce que je fus.

TRADUCTION

DE L'*ANTHOLOGIE*

Léonice et son fils sont beaux comme le jour ;
Mais tous deux n'ont qu'un œil ouvert à la lumière :
Bel enfant, rends le tien à ta charmante mère,
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

TRADUCTION

DE SANNAZAR

Sur un sablier qu'un amant, en mourant, avoit ordonné qu'on remplît de ses cendres

Vois ce cristal rempli d'une poudre mobile,
Du temps qui vient et fuit indicateur agile;
Il renferme Damon, qui brûla pour Mirrha.
Dans ce vase il voulut que l'on gardât sa cendre,
Pour montrer à qui la verra
Qu'un amant au repos ne doit jamais s'attendre.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE

Solvitur acris hiems

Le printemps vient briser les chaînes de l'hiver ;
Il rend l'herbe à nos prés, à nos bois le feuillage,
Et nos vaisseaux, longtemps oisifs sur le rivage,
A l'aide du levier sont rendus à la mer.
Je vois de nos troupeaux les étables ouvertes,
Je vois de nos bergers les cabanes désertes;
La pureté du ciel et la douceur de l'air
Ramènent les amours, les chansons et la danse.
Aux rayons de Phébé, les grâces en cadence
Foulent d'un pied léger l'herbe de nos coteaux ;
Des nymphes d'alentour j'entends les voix touchantes;
Vulcain même y répond de ses forges brûlantes,
Et semble à leur concert accorder ses marteaux.
Aux fêtes, aux plaisirs, bergers, qu'on se prépare :
Entrelacez le myrte, et mêlez-y les fleurs
Dont la terre amollie à chaque instant se pare;

Pour chanter, pour danser, unissez-vous en chœurs;
Au fond des bois sacrés qu'un saint zèle vous guide.
Faune aime à s'égarer dans l'ombre de nos bois;
Sur son rustique autel immolez, à son choix,
Le chevreau bondissant ou la brebis timide.
Hâtez-vous de jouir des jours qui sont à vous;
Hélas! la pâle Mort frappe des mêmes coups
Et les palais dorés et les pauvres chaumières;
Nous projetons beaucoup, mais nous ne vivons guères;
Les mânes et leur dieu sont déjà près de nous;
Chaque pas nous conduit à leurs demeures sombres :
Que deviendront alors les grâces, la beauté,
Et de nos gais festins la courte royauté?
Plus de chants, plus de jeux, plus d'amour chez les ombres.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE

Eheu! fugaces, Posthume

Les ans sont un torrent; la vieillesse a des ailes;
La vie est le chemin qui conduit au trépas.
La piété, soumise à ses lois éternelles,
Les suit sans murmurer et ne les change pas.

Les sacrifices, les prières
Ne sauroient apaiser le roi des sombres lieux;
Les pleurs qui mouillent nos paupières
N'en font point couler de ses yeux.

Le triple Géryon, l'indomptable Titye,
De son joug ont senti le poids;
A tout ce qui jouit du bienfait de la vie
Le souverain des morts imposera des lois.

Aux rois comme aux bergers il fera passer l'onde,
Les vainqueurs porteront ses fers,
Et tous les habitants du monde
Seront habitants des enfers.

Loin du tumulte et du carnage
En vain cherchons-nous de longs jours :
Loin des vents malfaisants et du bruyant orage,
Nous essayons en vain d'en assurer le cours.

Nous verrons le Cocyte en des plaines arides
Rouler péniblement ses languissantes eaux ;
De Sisyphe et des Danaïdes
Nous irons voir les vains travaux.

Tes trésors, ta maison et ta compagne aimée,
Tout deviendra pour toi des objets de regrets ;
De tant d'arbres divers dont ta vue est charmée,
Un seul suivra son maître ; hélas ! c'est le cyprès !

Cet or qu'avec soin tu resserres.
Ton héritier l'attend, qui le dissipera ;
Et les plaisirs que tu diffères
Ton héritier les goûtera.

VERS DE M. DE VOLTAIRE

SUR LA PIÈCE INTITULÉE

Le Cœur

CERTAINE dame honnête, et savante et profonde,
Ayant relu dix fois votre Traité du Cœur,
Disoit en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! sans doute qu'il a le plus grand cœur du monde.
De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas ! foibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on seroit heureux si les cœurs
Étoient faits les uns pour les autres !
Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire ;

Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il étoit homme d'église.



ÉPITRES



ÉPITRES

L'ABBÉ DELILLE

AU CHEVALIER DE BOUFFLERS

HONNEUR des chevaliers, la fleur des troubadours,
Ornement du beau monde et délice des cours,
Tu veux donc, dans le sein de ton champêtre asile,
Vivre oublié ? La chose est difficile
Pour toi que le bon goût recherchera toujours.
En vain, dans un réduit agreste,
Le campagnard mondain, le poète modeste,
L'aimable paresseux veut être enseveli ;
Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le fleuve d'oubli.

Ces vers pleins de délicatesse,
Où ta muse présente au lecteur enchanté
La grâce et la raison, l'esprit et la bonté,
La bonhomie et la finesse,
L'élégance avec la justesse,
La profondeur et la légèreté;
Souvent, avec un art extrême,
Prête au bon sens l'accent de la gaîté,
Et se calomnie elle-même
Par un air de frivolité :
Ces titres heureux de ta gloire
Seront toujours présents à ta mémoire.
Digne à la fois des palais et des champs,
Ton Aline toujours aura ces traits touchants
Qu'elle reçut de ta muse facile.
Lorsque ton pinceau séducteur,
Toujours brillant, toujours fertile,
Gai comme ton esprit, et pur comme ton cœur,
Entre le dais et la coudrette,
Entre le sceptre et la houlette,
Nous peint cet objet enchanteur,
Moitié princesse et moitié bergerette,
Malgré toi tout Paris répètera tes chants;
Et toujours tu joindras, dans ton aimable style,
A la simplicité des champs
Toutes les grâces de la ville.

Puis, quand il seroit vrai que tes modestes vœux
Puissent s'accommoder de ces rustiques lieux,
Pourrois-tu bien, au fond d'une campagne,
Enterrer l'aimable compagne

A qui de tes beaux jours nous devons les douceurs?
Si tu n'avois, de ton doux hyménée,
Reçu pour dot qu'un immense trésor,
Je te dirois : Va dans la solitude
Cacher tes jours, et ta femme, et ton or,
Et d'un triste richard l'avare inquiétude.
Mais l'esprit, la beauté, sont faits pour le grand jour :
La ville est leur empire, et le monde leur cour.
Le sage créateur du monde
Ensevelit les métaux corrupteurs
Au sein d'une mine profonde;
Il cache l'or et nous montre les fleurs.
Si toutefois, dans ton humeur austère,
Las du monde et de ses travers,
Tu veux dans le fond des déserts
Cacher ton loisir solitaire,
Avec tes goûts nouveaux permets-nous de traiter;
Prenons un temps. Pour nous quitter
Attends que tu cesses de plaire,
Et tes vers de nous enchanter.
Alors, puisqu'il le faut, sois agricole, range
Tes fruits nouveaux dans les celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbe dans ta grange,
Dans tes caveaux tes choux rouges ou verts.
Mais que m'importe la vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers,
Et quelquefois de ta louange?
Plus d'un contrefacteur du vin le plus parfait,
Des pressoirs de Pomard et des cuves du Rhône,
Des crus de Jurançon, de Tavel et de Beaune,

Sait assez bien imiter le fumet;
Même d'un faux aï la mousse mensongère,
En pétillant dans la fougère,
Trompe souvent plus d'un gourmet;
Mais tes écrits ont un bouquet
Que nul art ne peut contrefaire.



LE CHEVALIER DE BONNARD

A M. DE BOUFFLERS

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France :
On sait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblants
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talents.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux ni tes écrits

N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour :
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses grâces !
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et, dans son arrière-saison,
Semèrent des fleurs à foison
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudroit amortir ta saillie,
Tu donnerois à la Raison
Tous les grelots de la Folie.
Jouis bien d'un destin si beau,
Brille dans nos camps, à Cythère.
Sûr de plaire, et toujours nouveau,
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Folard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de hussard.
Garde ton goût pour les voyages,
Tous les pays en sont jaloux;
Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.

Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.



REPONSE

DE M. DE BOUFFLERS

On me l'avoit bien dit, tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique ;
En feignant d'admirer mes vers
Les vôtres en font la critique.
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste;
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

CONTES

CONTES

L'OCULISTE

Je suis un oculiste habile ;
Mais je dois mon malheur à l'étude des yeux ;
L'espérance d'en sauver deux
M'en a fait crever plus de mille.
Je pleure ceux que j'ai sauvés,
Et non pas ceux que j'ai crevés.
J'aimois, j'étois aimé : c'en est assez sans doute ;
Mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
Ressembloit à l'Amour, étoit fait comme lui,
Et comme lui n'y voyoit goutte.
Ses beaux yeux confondoient le jour avec la nuit ;
Un voile intérieur baissé sur sa prunelle
Ne rendoit pas ma belle à tous les yeux moins belle ;

On l'aimoit sans qu'elle le vît;
Elle ne le savoit que quand on l'avoit dit :
Le langage des yeux étoit muet pour elle.
Le Ciel, de tous nos biens dispensateur exact,
Au lieu de deux bons yeux avoit daigné lui faire
Le don d'un esprit net, d'une mémoire claire,
D'une oreille très fine, et surtout d'un bon tact.
Ce fut là ma ressource auprès de ma maîtresse :
Quand on sait plaire au tact, le reste suit de près;
Bientôt, soit force, soit adresse,
Elle comprit que je l'aimois.
Une aveugle qu'on aime auroit tort d'être fière;
Sur la mienne j'obtins une victoire entière;
L'amour sur tous ses sens étendit son pouvoir :
Tout m'adoroit en elle, et tout disoit j'adore :
Ses yeux seuls ignoroient encore
L'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grand usage;
On sait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage;
Mais, belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement :
Des mots qu'on entrecoupe, un son de voix qu'on baisse,
Un soupir qu'à propos on pousse en vous parlant,
Une main qu'on vous serre, un genou qu'on vous presse,
Un timide baiser qu'on donne et qui se rend,
Valent bien ces regards que l'on nous vante tant;
L'amour aux yeux bandés vaut l'amour clairvoyant.
L'amour est un trésor; mais, dans sa douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi :
C'est beaucoup d'avoir sa maîtresse,

Mais il faut encore un ami.
J'en avois un beau, jeune et sage :
Nous avions même état, même âge,
Son cœur et le mien n'étoient qu'un :
Nous recevions du sort volage
Nos biens et nos maux en commun.
Ses goûts étoient les miens ; ma gloire étoit la sienne ;
Il étoit mon conseil, et je me trouvois mieux
De sa raison que de la mienne.
En amitié quoi qu'il survienne,
S'il faut délibérer, au lieu d'un l'on est deux ;
Fort souvent, pour bien voir, il faut plus de deux yeux.
« Ami, lui dis-je un jour, je voudrois pour ma femme
Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme ;
Mais je suis combattu : dis-moi, ferai-je bien ?
— Pourquoi non ? puisqu'elle t'adore.
Ami, le cœur est tout, et les yeux ne sont rien ;
S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.
— Moi j'ignore si c'est par raison ou par air,
Mais je désirerois que ma femme vît clair.
— Pour moi, ce n'est pas mon système ;
Pourvu qu'on soit aimé, qu'importe qu'on soit vu ?
Et dans un bon auteur j'ai lu
Qu'en mariage il est d'une prudence extrême
D'épouser une aveugle ou de l'être soi même. »
Il me donnoit un bon avis ;
Mais souvent d'un mauvais on ne peut se défendre.
Au bout de quelque temps je dis :
Si quelqu'un à ma place alloit un jour se rendre,
Ma femme pourroit s'y méprendre
Faute de cet utile sens

Qui sert à distinguer les époux des amants.
Je connois ma femme, elle est tendre;
Et tant que son époux lui seroit inconnu,
Elle pourroit l'aimer dans le premier venu.
Pour éviter le cocuage
Je prétends donc que ma moitié
M'apporte avec son amitié
Un œil ou deux en mariage.
Il faut des yeux dans un ménage;
Il faut des yeux, sans doute, et ma femme en aura.
Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.
Oui, trop aimable enfant, le Ciel m'étoit propice,
Même en te refusant le jour;
Il fermoit tes beaux yeux pour que je les ouvrisse;
Tes yeux ne devoient être ouverts que par l'amour :
Après vingt ans de nuit ils verront la lumière;
Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment;
Les rayons du matin frapperont ta paupière;
Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.
Le cœur plein d'espérance, et de crainte, et de zèle,
J'essayai dès le lendemain.
On eût dit que l'Amour sur les yeux de la belle
De sa main conduisoit ma main.
Le tissu délicat de sa foible prunelle
Se sentit agité soudain
D'une vibration nouvelle :
Pour la première fois de la voûte éternelle
La lumière descend dans ses yeux éperdus.
Il s'ouvre dans son âme une porte de plus;
Un nouveau monde naît pour elle.
Elle me voit, me fixe, et jette un cri d'horreur,

Puis lorgne mon ami : « Qu'est donc ceci? lui dis-je;
Me fuirois-tu? Par quel prodige,
En te donnant des yeux, ai-je perdu ton cœur?
Quand tu reçois un nouvel être,
Devois-je en attendre ce prix?
Ah! si je ne puis plaire à des yeux que j'ouvris,
Ton oreille du moins devroit me reconnoître. »
Elle ne répond qu'à demi,
Et lorgne toujours mon ami.
« Non, non, je vois bien ta méprise;
C'est moi que ton œil cherche en lui.
Je suis, répondit-elle, également surprise
D'entendre et de voir aujourd'hui.
Il est des traits que dans mon âme,
Avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avoit gravés :
Ils faisoient mon bonheur, ils nourrissoient ma flamme,
Mon cœur les a bien conservés.
Cette image si chère à mon âme charmée,
C'est en lui seul que je la vois;
Et c'est de vous que vient la voix
Qui m'apprit que j'étois aimée.
— Mais tu me répondois... mais tu m'embrassois.. Mais...
— Pardonnez, une aveugle a bien droit de confondre;
Quand je vous répondois je croyois lui répondre.
Ah! vous pouvez lui dire à quel point je l'aimois.
— Mais ne m'es-tu pas fiancée?
— Je le suis à quelqu'un. C'est un fait bien certain.
Mais, quand je vous donnois la main,
A lui je me donnois au fond de ma pensée. »
L'infidèle soutient son dire *mordicus,*
Ainsi qu'on le soutient d'ordinaire aux cocus.

Puis après elle ajoute, avec un air honnête :
« Entre vous deux, messieurs, je dois prendre un parti,
Et ne puis prendre qu'un mari;
Ainsi pour lui ma main avec mon cœur est prête,
Je la dois à lui seul, s'il la veut recevoir;
Quant à vous, je vous dois le bonheur de le voir :
Comme un ami commun vous serez de la fête.
Je l'aimois en vous; aujourd'hui
Je vais vous épouser en lui. »
Les cornes à ces mots me viennent à la tête.
Je sors de la maison, et je cours en tous lieux
Pour fuir, ou pour crever, si je puis, tous les yeux.

Les malheurs du bon oculiste,
Ami lecteur, vous apprendront,
Si vous êtes bon moraliste,
A laisser les gens tels qu'ils sont.

LA FILLE ET LE CHEVAL

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille;
J'observe, en passant, le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille;
Voilà, dis-je, un fort beau cheval;
Qu'elle est bien faite, cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Le sac glisse en bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étois alors près du cheval;
Le sac, tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,

Je la jette sous le cheval
La tête en bas. La pauvre fille!
Craignant coup de pied de cheval
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudroit être un grand cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Je voulois remonter la fille;
Preste, voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.
Il paroît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille.
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval,
Ayez un âne, belle fille;
Il vous convient mieux qu'un cheval,
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

LA CHANOINESSE[1]

Une superbe chanoinesse
Portoit, dans ses sourcils altiers,
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Éternel,
En face de tout Israel,
Tandis qu'elle fendoit la presse,
Et s'avançoit le nez au vent.
Un faux pas fit choir la déesse,
Jambe en l'air, et front en avant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de la noblesse;
Car, on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là :

1. Ce conte est aussi attribué à Rulhière.

Ce point en valoit bien la peine;
L'ivoire, le rubis, l'ébène,
N'ont rien de plus éblouissant :
Elle avoit raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevoit en rougissant,
Et rassuroit d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
Sa pudeur prise au dépourvu.
Ah! monsieur, dit-elle à voix basse,
Monsieur, ces bourgeois l'ont-ils vu?

LE GASCON

CERTAIN Gascon, sortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de sa dépense :
Il le vouloit seulement par décence;
Car le payer n'étoit pas son projet.
L'hôte aussitôt, pour finir cette affaire,
Fit son mémoire en franc apothicaire.
Le bon Gascon le lit et le relit,
Le trouve gros, et son argent petit,
Mais ne dit rien. L'hôte, dans l'intervalle,
Parloit des rats qui minoient sa maison,
Et s'informoit s'il étoit un poison
Propre à chasser cette race infernale.
Le Gascon dit en prenant un air doux :
De vous servir, monsieur, j'aurai la gloire,
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser donnez-leur ce mémoire.

ALINE

REINE DE GOLCONDE

Épître

PAR votre ordre, belle Éliante,
Je vais du léger Hamilton,
Avec une voix moins brillante,
Essayer de prendre le ton.
Il avoit une douce lyre
Dont il jouoit adroitement
Même au milieu de son délire :
Moi, je n'ai qu'un sistre allemand ;
Et les sons aigres que j'en tire
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.
Mais, sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de son village,
Troqua, dans un vallon charmant,

Son innocence et son laitage
Contre un joli petit enfant.
Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait :
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.
Aline, de cet enfant-là,
Dont le hasard m'avoit fait père,
Fit à ses parents un mystère ;
Mais sa taille à la fin parla :
Sa mère même apprit par là
Qu'elle seroit trop tôt grand'mère.
J'ai remarqué que les parents
Ont tous un singulier caprice :
Ils veulent qu'on les avertisse
Avant de faire des enfants ;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mère en furie
Donne cent coups à ma beauté ;
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-père irrité
Chasse à jamais de sa patrie
Aline et ma postérité.
Cependant, malgré ce tapage,
Pour Aline rassurez-vous ;
Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage ;

Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.
D'Aline une ville inconnue
Reçut un petit citoyen :
Partout elle fut bien reçue;
Elle ne manqua plus de rien;
Et des gens, qui depuis l'ont vue,
M'ont dit qu'elle se portoit bien.



PIÈCES FUGITIVES

DE PLUSIEURS PERSONNES

DE LA

FAMILLE DE L'AUTEUR



PIÈCES FUGITIVES

CHANSON POUR MADAME D***

Air : *Que ne suis-je la fougère !*

Dimanche je fus aimable,
Lundi je fus autrement ;
Mardi je pris l'air capable,
Mercredi je fis l'enfant ;
Jeudi je fus raisonnable,
Vendredi j'eus un amant ;
Samedi je fus coupable,
Dimanche il fut inconstant.

QUATRAIN

Nous ne sommes heureux qu'en espérant de l'être ;
Le moment de jouir échappe à nos désirs.
Nous perdons le bonheur faute de le connoître,
Nous sentons son absence au milieu des plaisirs.

COUPLET

Air : *Réveillez-vous.*

Votre triste pédanterie
Partout vous rend fort ennuyeux ;
Votre froide plaisanterie
Vous coûte plus, ne vaut pas mieux.

CHANSON

Air : *Quand vous entendrez le doux zéphyre.*

Pour un instant
On sort du néant,
Et dès qu'on vit on est las de vivre;
On hait son sort,
Et l'on craint la mort
Sans estimer la vie.

Dieu tout-puissant
Qu'on dit bienfaisant,
Tous les mortels pleurent de vos présents;
Et soit qu'ils meurent,
Ou qu'ils demeurent,
Tous sont mécontents.

Rien n'est un bien,
Le passé n'est rien,

Et le présent passe comme un songe;
De l'avenir
Ne crois pas jouir,
L'espoir est un mensonge.

COUPLET

AIR : *Lison dormoit dans un bocage.*

En amour toujours infidèle,
Toujours fidèle en amitié,
Vous abandonnez une belle
Sans jamais en être oublié;
Mais sur le choix de vos maîtresses
Toujours le nombre l'emporta :
Même à présent, par-ci, par-là,
Vous leur faites des politesses,
Et vous serez encor vingt ans
Plus poli que nos jeunes gens.

CHANSON

A M. ***, SUR SA FEMME

Air : *Ah ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Tout doit ici rendre les armes
A ses beaux yeux;
Sans regrets nous vantons les charmes
De ses beaux yeux ;
Comme vous, plus d'un cœur soupire
Pour ses beaux yeux ;
Mais vous seul avez droit de lire
Dans ses beaux yeux.

CHANSON

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

J'AI toujours cherché le bonheur,
J'ai vu qu'il n'est que dans le cœur :
L'on est trompé par l'apparence.
Heureux qui sent plus qu'il ne pense,
Qui ne prévoit point l'avenir !
Il ne faut pas se presser de jouir,
Le plaisir est dans l'espérance.

AUTRE

Air : *Du haut en bas.*

De la vertu
Brutus eut toujours la manie,
De la vertu ;
Mais après avoir combattu
Pour détruire la tyrannie,
Il meurt disant : Quelle folie
Que la vertu !

CHANSON

A une dame revenant de l'Amérique septentrionale

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Sur ce charmant rivage
On chante vos attraits,
Dans un climat sauvage
On vous fit des couplets :
Pour chanter ce qu'on aime
Rien ne retient,
Et dans un désert même
La rime vient.

Près de vous l'on s'empresse,
Mais on n'y gagne rien ;
Vous parle-t-on tendresse
Vous changez d'entretien ;
Nous voulons tous vous plaire
Sans le pouvoir ;
Vous plaisez au contraire
Sans le vouloir.

COUPLET

EN ENTENDANT M. *** ARRIVER

AIR : *Du haut en bas.*

C'EST lui, c'est lui,
Car j'entends le bruit d'un carrosse ;
C'est lui, c'est lui,
Il doit arriver aujourd'hui :
De son laquais j'entends la rosse,
J'entends son postillon qu'on rosse ;
C'est lui, c'est lui.

CHANSON

AIR : *Votre cœur, aimable.*

L'HOMME est né pour la tristesse,
Son état est la douleur;
Esclaves de la foiblesse,
Tyrannisés par l'erreur,
Nous nous égarons sans cesse
Pour arriver au malheur.

QUATRAIN

IRIS craint qu'un amour nouveau
Pour un autre m'engage;
Mais Iris est dans le bateau,
Et voit fuir le rivage.

CHANSON

DE L'ABBÉ PORQUET SUR L'AUTEUR

Dont il avoit été le précepteur.

MESSIEURS et dames, du silence !
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable chevalier ;
Et faisons-lui la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Il parle mieux qu'un chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est de plus grand chevalier :
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Modeste amant et fier guerrier,
Il excelle dans tout métier.
(Exceptons-en pourtant la danse).

Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

O l'être heureux et singulier !
Son maître, dans chaque science,
Est devenu son écolier :
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

CHANSON

D'UNE MÈRE ÉLOIGNÉE DE SA FILLE

Pendant le règne de la Terreur

Sur l'air de la romance de Jean-Jacques : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau rosier : plaisirs trop courts !
Il a fallu fuir, et peut-être
Plus ne te verrai de mes jours.

Beau rosier, cède à la tempête,
Foiblesse désarme fureurs ;
Sous les autans courbe la tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

Étois ma joie, étois ma gloire,
Et mes soucis et mon bonheur ;
Ne périras dans ma mémoire,
Ta racine tient à mon cœur,

Bien que me fis, mal que me causes,
En ton penser s'offrent à moi;
Près de toi je n'ai vu que roses,
Ne sont qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois toujours beau, sois toujours vert,
Afin que voie après l'orage
Tes fruits égayer mon hiver.

FABLE

DE MADAME DE *** A SA FILLE

Qui lui avoit envoyé un camée d'un amour qui vouloit attraper un papillon pour lui couper les ailes

L'Amour, voyant un papillon
Voltiger sur des fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frelon,
Et le fixer en lui coupant les ailes.
Aussitôt dit, aussitôt fait :

Le papillon, perdant le charme dont il brille,
De léger devient lourd, de joli devient laid,
Il ne reste qu'une chenille.

Quand l'Amour par hasard fixe certains amants,
On rit de la métamorphose :
Va, ma fille, crois-moi, des papillons constants
Fatigueroient bientôt les roses.

VERS

D'UN TRÈS JEUNE HOMME

Au sujet d'un petit sorbier donné par lui
à madame la princesse de Radziwill pour son Arcadie

PETIT sorbier, va croître en Arcadie,
Va dans ces lieux par le goût décorés;
Tu ne dois pas regretter ta patrie,
Car tu seras toute ta vie
Le plus heureux des émigrés.

VERS DE L'ABBÉ PORQUET

Pour être mis au bas d'un portrait du roi Stanislas,
duc de Lorraine

Il n'est point de vertus que son nom ne rappelle.
Philosophe et guerrier, monarque et citoyen,
Son génie étendit l'art de faire du bien :
Charles [1] fut son ami, Trajan fut son modèle.

1. Charles XII, roi de Suède.

BOUTS-RIMES

DE MADAME ***

Adressés au prince Henri

La raison de chacun est chez vous en *otage ;*
Vous joignez les talents aux vertus du *héros ;*
Des grands hommes passés vous avez l'*héritage,*
Ce siècle-ci n'est plus que celui des *zéros ;*
Dans les conseils des rois votre *prépondérance*
Auroit plus fait que leur *canon ;*
Le soldat dans les champs déplore votre *absence ;*
La victoire pour vous n'auroit jamais dit *non.*

CHANSON DE MADAME DE ***

Air de *la sarabande d'Issé.*

Le bal étoit maussade,
Le père bourru ;
La mère étoit malade,
Le tendron bossu,
Et le gendre c....



FABLE

DE MADAME DE ***, POUR SON FILS

LE PAPILLON ET LA CHANDELLE

Mon cher enfant, ton âge m'autorise
A te parler du papillon;
Mais sans que ta raison pourtant s'en formalise,
Car ceci n'est qu'exemple, et non comparaison.
Quand le zéphyr a fait taire la bise,
Le papillon, qui ne vit qu'un été,
Des grands soins d'ici-bas ne s'embarrasse guère.
L'affaire de la volupté
Est sa plus importante affaire ;
Il ne veut rien, rien que jouir
Sans raisonner, sans réfléchir;
Chaque instant le conduit à des amours nouvelles
Qui n'ont jamais de lendemain.
En une heure il a pu charmer toutes les belles
D'un jardin,

Sans en rencontrer de cruelles ;
Mais d'un pareil bonheur on peut prévoir la fin.

Un soir que, retiré dans l'ombre et le silence
Il réparoit les fatigues du jour,
Il voit une lueur, et pense
Que c'est le flambeau de l'amour :
Il se lève aussitôt, bat de l'aile, s'avance,
Tourne, retourne, et passe à chaque fois plus près
D'un objet si plein d'attraits.
Son éclat l'éblouit, sa chaleur le pénètre,
Et, dans l'ivresse du plaisir,
A tout prix il prétend connoître
Ce fantôme brillant, qui lui donne la mort.

Mon cher enfant, ceci ressemble fort
Aux douces erreurs du bel âge ;
Plus qu'on ne veut le cœur s'engage.
Quand il n'est plus temps d'y songer,
Ce n'est qu'alors qu'on en voit le danger ;
Mais de tout la raison sait tirer avantage,
Et reçoit même une leçon
D'un papillon.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHANSONS

FABLES

TRADUCTIONS ET IMITATIONS

ÉPITRES

CONTES

PIÈCES FUGITIVES

Achevé d'imprimer

par

A. Quantin imprimeur
S. Benoit, 7, à Paris

LE 31 JANVIER 1886

PETITS POÈTES DU XVIII[e] SIÈCLE

Publiés avec notices bio-bibliographiques

sous la direction de

M. OCTAVE UZANNE

COLLECTION COMPLÈTE

En 12 volumes parus

POÉSIES DE JOSEPH VADÉ, 1 vol.

POÉSIES D'ALEXIS PIRON, 1 vol.

POÉSIES D'ANTOINE BERTIN, 1 vol.

POÉSIES DE DESFORGES-MAILLARD, 1 vol.

POÉSIES DE LATTAIGNANT, 1 vol.

POÉSIES DE GILBERT, 1 vol.

POÉSIES DU CARDINAL DE BERNIS, 1 vol.

POÉSIES DE GRESSET, 1 vol.

POÉSIES DE GENTIL-BERNARD, 1 vol.

POÉSIES DE MALFILATRE, 1 vol.

POÉSIES DE BONNARD, 1 vol.

POÉSIES DE BOUFFLERS, 1 vol.